

L'autorité

38e ANNEE — No 48

BEAUCEVILLE, 20 JUIL 1953

10 cents

Directeur: GERARD GINGRAS Secrétaire de la rédaction: MICHEL ROY

Lettre ouverte à Jean-Pierre Houle

Peron et l'Argentine

par André Dangenais

Mon cher Houle, J'habitais à la Maison des provinces de France, boulevard Jourdan, à la Cité Universitaire de Paris, au début de la dernière guerre. Etant donné la situation générale, on avait réuni des étudiants de 28 nationalités différentes, en cette même Maison. Parmi eux, se trouvait un Japonais. Un soir, cherchant à me renseigner sur le conflit sino-japonais, je demandai à l'homme du Japon de bien vouloir me préciser les raisons pour lesquelles son pays avait envahi la Chine.

A la question posée, mon interlocuteur me regarda avec un candeur visible et me répondit à peu près ceci: "Je ne comprends pas bien, monsieur, ce que vous voulez dire. Car ce n'est pas le Japon qui fait la guerre à la Chine, mais bien le contraire..."

Dans le texte qui a soulevé vos sentiments, mon cher Houle, je mettais en cause l'impérialisme étatsunien, d'une part, d'une manière générale, et d'autre part, en vertu de diverses circonstances qui ont entouré le voyage du président Peron au Chili, ainsi que son retour. N'importe quel résident d'Amérique latine sait que l'attitude de Washington, amicale ou hostile, a des pouvoirs singuliers sur le maintien ou la chute des gouvernements latino-américains. Après avoir "flirté" avec le gouvernement dictatorial de Vargas, au Brésil, durant la dernière guerre, (et il y avait des chemises d'une certaine couleur en ce pays, en ce temps-là.) Washington manifesta une froideur nouvelle, et l'ambassadeur étatsunien à Rio de Janeiro fit de même. Quelques semaines plus tard, Gétulio Vargas tombait...

C'est un homme puissant et il a pu revenir à la surface. Mais si l'interventionnisme étatsunien

s'est ainsi manifesté à l'égard du Brésil, qui a des intérêts complémentaires de ceux des Etats-Unis, que sera-ce de ses manifestations dans le reste des Amériques? — Mon cher Houle, pourquoi faites-vous le Japonais en cette affaire? — Je parle de l'impérialisme étatsunien, que tout le monde connaît. Et vous me répondez en parlant d'un supposé impérialisme argentin...

Ayant vécu cinq ans en Argentine, par suite d'une chance à laquelle vous avez contribué, je m'estime heureux de pouvoir dire, en le sachant, que la République de Rio de la Plata a résolu ses problèmes de frontière, un certain nombre de fois, en acceptant un arbitrage international qui s'avéra parfois à son détriment. La doctrine de l'arbitrage est essentiellement argentine. Elle a précisément joué pour sceller l'amitié historique de Buenos-Aires et de Santiago du Chili. Ces deux pays ont des intérêts visibles à s'unir. Washington a des intérêts aussi visibles à les désunir. Quand, il y a quelques années, Gonzalez Védela, alors président chilien, envoya une mission d'entente économique en Argentine, laquelle mission se rendit même en Uruguay, Washington menaçait de ne point accorder au Chili telle somme de dollars assez sonante, sur laquelle le gouvernement de Santiago comptait. Ce n'était sans doute pas de l'impérialisme... Et il y a cette bonne histoire d'un président étatsunien, bien connu, qui s'enquit par téléphone des développements de la révolution panaméenne. — car Panama se séparait alors de la Colombie, pour "jouir" de son indépendance, — avant qu'elle eût éclaté. Il était en vacance de quelques heures...

Je parle, mon cher Houle, de l'impérialisme étatsunien. Pourquoi faites-vous le Japonais, à l'égard d'une patrie qui n'est point la vôtre? Tel est le fond du tableau en Amérique latine. Mais venons à quelques détails sur la situation intérieure argentine, un peu avant les événements dont les agences de presse ont donné leur interprétation. — Au retour du Chili du président Peron,

donc, l'opposition argentine acquit une agressivité nouvelle, lui inspirant une lutte dont le caractère démocratique n'est pas évident. J'oubliais que la Révolution française est née dans le sang. Au défi sanglant, les partisans péronistes répondirent en brûlant des immeubles.

Lisons ici, — cela a quelque intérêt, — les commentaires parus dans "Le Travailleur" de Worcester, édition du 28 mai, sous la signature d'André Pujol, correspondant de ce journal à Buenos-Aires:

"C'est un fait que l'on n'a guère relevé: depuis le 17 octobre 1945, date de la libération par le peuple du colonel Peron, les morts et les blessés, sans exception, appartiennent aux partisans du régime. Cette fois-ci non plus, le sang n'a pas été vengé par le sang.

"Quelles sont les origines immédiates de l'affaire? (Car les origines lointaines, nous les connaissons: c'est la haine que voue à celui qui les a vaincus à deux reprises aux élections ce curieux assemblage de la haute bourgeoisie conservatrice et du parti communiste qui constituait l'Union Démocratique.) C'est très simple. Faute d'avoir une prise quelconque sur l'opinion publique, faute de pouvoir susciter un pronunciamiento militaire efficace, l'opposition a employé, il y a quelques semaines, une nouvelle tactique, à la vérité fort simple. Du jour au lendemain, le bétail cessa d'arriver aux abattoirs de Buenos-Aires et une population de près de 5 millions d'habitants se trouva sans viande. Aux abattoirs de Liniers, par exemple, les têtes de gros bétail livrées par les estancieros passèrent brusquement de 6,000 à 1,500. Résultat, malgré le contrôle de prix, le filet de boeuf se vendit au marché noir 20 piastres le kilo au lieu de 4. Et les autres produits alimentaires sur lesquels il fallait bien se rabattre virent monter leurs prix de 50 pour cent.

"Le peuple de la capitale, qui avait subi sans trop murmurer les années de vaches maigres provoquées par la sécheresse, commença à la trouver mauvaise. Et les bruits de se répan-

(suite à la page 5)

Impressions de député

"Quand je rentre de Québec, mon poste m'attend à l'usine..."

PAR ALCIDE MONTPETIT (député de Maisonneuve)

A mon âge, on ne devient pas politicien du jour au lendemain. On m'appelle le "député des ouvriers" parce que je suis vraiment le seul représentant à l'Assemblée législative qui soit issu de la classe ouvrière. Depuis plusieurs années, je travaille aux usines Angus (Pacifique Canadien) et je n'ai pas quitté mon emploi de contre-maître pour aller m'installer au Château Frontenac en permanence. Quand je rentre de Québec, mon poste m'attend à l'usine.

On est venu me demander de briguer les suffrages dans Maisonneuve. J'ai beaucoup hésité. Mais, une fois engagé dans la

lutte, je peux confier que j'étais convaincu de ma victoire. Parce que je sentais très nettement que les travailleurs m'appuyaient de toutes leurs forces. Ils appuyaient un autre travailleur, un des leurs.

Je ne connaissais pas Québec. Et, quand j'y suis arrivé avec mon jeune ami Yvon Dupuis, c'était pour moi comme un itinéraire historique. Mes premières heures de marche dans les rues

de la vieille capitale m'ont laissé une impression inoubliable. Je sentais battre le coeur du Canada français dans chaque monument, au tournant de chaque rue, sous les arches au pied des côtes.

Et quelle population sympathique! Quel climat de fraternité! Oserais-je l'avouer: la façade du Parlement m'impressionna. J'y entrai avec le souci bien arrêté de promouvoir les intérêts de ceux qui venaient de m'accorder leur confiance. Peut-être notera-t-on que je ne me suis levé que 4 fois en chambre pour porter la parole. Mais j'estime que les services que je peux rendre ne se mesurent pas au nombre de discours. Chaque fois que j'ai parlé, c'était pour exposer très clairement un point de vue non moins clair. Je n'ai pas beaucoup de goût pour la rhétorique et la confusion oratoire.

Les questions que je posai furent toujours, au préalable, l'objet d'une étude approfondie. On ne s'improvise pas député. C'est une "profession" dont l'exercice nécessite beaucoup de préparation. M. Marler, notre chef, nous l'a fait comprendre par l'exemple. En quittant Québec, il nous a exhortés à préparer la prochaine session, par tous les moyens. Je m'y emploie fébrilement.

Cette année, je dois reconnaître qu'on m'a traité en gentleman. Je ne crois pas que mon comportement en chambre ait suscité une grande hostilité. J'ai parlé sur le ton de la modération et de la raison, le seul qui me paraît adéquat.

Ce fut une grande expérience d'avoir à me familiariser rapidement avec la procédure parlementaire; et un exercice de mémoire assez intéressant que de connaître (et reconnaître) les noms des députés et les comités qu'ils représentent.

Pour tout dire, j'ai hâte de retourner à Québec à l'automne.

Nos compatriotes demandent:

Quand aurons-nous une école protestante française ici?

APRES avoir pris connaissance d'un article sur les protestants canadiens de langue française, publié dans L'AUTORITE il y a trois semaines, le pasteur Poulain, de foi protestante, commente ici un aspect du problème: l'enseignement du français dans les écoles anglo-protestantes de Montréal, enseignement qui sera désormais assumé par six jeunes professeurs français, venus spécialement d'Europe. — (N.D.L.R.)

LES journaux nous ont appris que la Commission scolaire Protestante de Montréal avait fait appel à six jeunes professeurs protestants français pour enseigner dans les High Schools l'année prochaine. Le but est d'enseigner le français usuel afin que ceux qui terminent leurs études et se préparent à entrer à l'Université soient à même de parler le français et de-

viennent ainsi bilingues. La Commission scolaire Protestante est convaincue de l'utilité dans un pays bilingue, de connaître l'anglais et le français et de pouvoir parler les deux langues correctement.

Nous ne saurions trop féliciter les initiateurs de ce projet et nous avons l'espoir que la Commission scolaire Protestante s'est engagée dans une voie qui la conduira un jour à ouvrir à Montréal une école protestante française. Il y aura encore beaucoup de préjugés à vaincre, mais il faudra un jour se rendre à la réalité. Puisque les écoles protestantes ici sont en réalité des écoles publiques pour tous les non-catholiques, (on y accepte en effet des juifs, des orthodoxes, des membres de sectes non protestantes et même des athées à qui l'on donne la classification de

neutres) il faudra tenir compte des besoins de plus en plus grands, aussi bien chez les Canadiens français que chez un grand nombre d'immigrants qui tiennent à la langue française, de tous ceux qui ont horreur du capitalisme en éducation et qui, tout en reconnaissant à la religion sa place dans la vie, demandent pour leurs enfants un véritable enseignement.

La venue de ces jeunes professeurs a fait poser la question: Pourquoi des Français? Et "La Presse" fait répondre à M. Somerville ou plutôt, je suppose, répond elle-même: "parce qu'il n'est pratiquement pas de protestants canadiens-français". Et le tour est joué! C'est ainsi que continue de se manifester "la lente et sourde persécution" dont parlait Michel Roy dans un article de "L'Autorité" du 30 mai 1953 intitulé: "Protestants et Canadiens français". Dans les milieux catholiques on ne veut pas reconnaître l'existence du Protestantisme canadien-français et on le persécute sourdement et l'on fait la conspiration du silence.

Quelle est donc la vérité? Pourquoi va-t-on chercher des professeurs en France? La vérité, la voici: Si l'on est obligé d'appeler des professeurs protestants de France (on va tout de même bien être obligé de reconnaître qu'il y a des protestants français) ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de protestants canadiens-français (nous pourrions donner les noms des Canadiens français professeurs de français dans les écoles protestantes) mais c'est bien parce que l'on n'a jamais voulu permettre aux protestants canadiens-français de recevoir, dans cette province de Québec en majorité française, une instruction dans leur propre langue. La vérité est que les protestants canadiens-français sont obligés d'aller dans les écoles anglaises et c'est pourquoi très rares sont ceux qui peuvent enseigner le français.

Nous demandons donc, après nous être réjouis de l'initiative de la Commission scolaire Protestante:

QUAND PERMETTRA-T-ON ENFIN, DANS CETTE CITE DE MONTREAL EN MAJORITE FRANÇAISE, A TOUS LES NON-CATHOLIQUES DE LANGUE FRANÇAISE (nous ne pensons pas seulement aux protestants) DE POUVOIR DONNER A LEURS ENFANTS UNE INSTRUCTION DE BASE EN FRANÇAIS?

A. POULAIN



Déplorable Constitution de la France

par EDOUARD DALADIER

LA Conférence des Bermudes a déjà été ajournée jusqu'à la fin du mois, dans l'attente d'un armistice en Corée ou, peut-être, de la formation d'un gouvernement français. Le sera-t-elle de nouveau après l'échec de la tentative, peut-être prématurée, de M. Mendès-France, et qui s'explique davantage par les maladroites de son second discours, que par une opposition véritable à l'essentiel de ses propositions et encore par l'échec de M. Bidault? Il est probable qu'on ne tardera pas à revenir aux solutions classiques de toutes les crises ministérielles depuis la Libération, jusqu'au jour où sera enfin adoptée une nouvelle loi électorale majoritaire, autrement utile et nécessaire qu'une révision superficielle de la déplorable Constitution de la France. Le nouveau président du Conseil français arrivera donc à temps pour défendre les intérêts vitaux de son pays qui dépendent de l'organisation d'une paix véritable entre les deux mondes hostiles de l'Est et de l'Ouest.

Aussi bien, les quatre nations n'ont pas attendu la fin des crises intérieures françaises pour prendre position. En Angleterre, par son discours retentissant du 21 mai, sir Winston Churchill a affirmé sa volonté de rechercher avec ténacité, même s'il était seul, l'organisation de la coexistence pacifique du monde communiste et du monde libéral. Il a renouvelé avec for-

ce son affirmation qu'une Conférence des trois Alliés Occidentaux avec Moscou d'abord, plus tard avec la Chine, était la meilleure méthode d'y parvenir. La Chambre des Communes lui a donné son approbation unanime. Au lendemain des fêtes du couronnement, les premiers ministres des Dominions se sont rangés à ses côtés. Il s'est informé à Moscou. Aux Bermudes, il représentera cent millions d'hommes, animés de la même pensée, de la même espérance.

On comprend l'inquiétude du Chancelier Adenauer dont le destin politique est lié au sort de l'armée dite européenne. Mais le réarmement de l'Allemagne de Bonn est un obstacle insurmontable à tout accord avec la Russie. Elle ne saurait admettre la résurrection d'une Wehrmacht qui n'aurait fait que changer d'uniforme et retrouverait bientôt, avec ses chefs nazis, son ancien esprit. Le problème du réarmement de l'Allemagne et celui de ses frontières orientales sont au centre du débat.

Résolument hostile à la Conférence à quatre, le Chancelier Adenauer multiplie donc ses efforts pour la rendre impossible, bien qu'il soit assuré qu'elle aurait pour conséquence le rétablissement de l'unité allemande jusqu'aux frontières de l'Oder-Neisse, et l'intégration de cette Allemagne à l'organisation

politique et économique de l'Europe. La politique du subtil Chancelier de Bonn ne saurait admettre ce retour, sinon aux textes périmés, du moins, dans une certaine mesure, à l'esprit de Potsdam. Il met tout en oeuvre pour le prévenir, depuis l'envoi aux Etats-Unis de son Directeur politique aux Affaires Etrangères, jusqu'à son message personnel à M. Eisenhower et à une action inlassable afin d'obtenir de Washington, soit un réarmement préalable de l'Allemagne de l'Ouest, soit sa représentation à la Conférence des Bermudes.

Il ne s'agit nullement, contrairement à ce que certains prétendent en France, d'un renversement des alliances. Aucun homme raisonnable ne saurait songer à une aussi folle aventure. La seule question est de savoir si l'espérance des peuples dans l'organisation d'une paix durable, et qui peut être féconde sur le plan économique comme dans l'ordre politique, doit être sacrifiée, sans même que l'on tente de la réaliser, au réarmement de l'Allemagne occidentale. Et poser cette question c'est la résoudre. Ce réarmement rend impossible tout accord avec la Russie, bien qu'elle ait autant besoin de la paix que l'Occident. Il rend inévitable l'accélération de la course aux armements, déjà ruinieuse pour le monde. En Euro-

pe, il accroît fatalement l'effort militaire de la Pologne, de la Tchécoslovaquie justement inquiètes, sans parler des autres pays situés au-delà du rideau de fer. Il faut au contraire que ce rideau tombe. Cette orientation de la politique internationale s'oppose certes aux dangereuses chimères du "refoulement", mais dans lequel de ses articles le Pacte Atlantique les avait-il donc inscrites?

En Allemagne même, il semble bien que, malgré la ratification des accords de Bonn et de Paris, les discours et l'action de Churchill, succédant aux appels répétés du gouvernement de Moscou à la négociation, ont reçu en divers cercles politiques comme en bien des milieux de l'industrie, un accueil favorable. On y revient peu à peu à une notion exacte des réalités. On comprend enfin que les Russes ne peuvent songer à évacuer leurs troupes de l'Autriche et de l'Allemagne orientale, tandis que les Alliés poursuivraient le réarmement de l'Allemagne de Bonn. Il n'est nullement impossible que bientôt le Chancelier Adenauer et son parti demeurent les seuls à espérer, avec leurs partenaires de France et d'Italie, que la Conférence des Bermudes pose à la réunion de la Conférence à quatre des conditions inacceptables pour la Russie. Etait-il d'ailleurs indispensable de s'en aller d'abord aux Bermudes?

Si tu t'imagines...



Si tu t'imagines,
Fillette, fillette
Que ça va durer toujours
La saison des amours
Ce que tu te gourres
Si tu crois, petite,
Si tu crois... mh... mh...
Que ton teint de rose
Ta taille de guêpe
Tes mignons biceps
Tes ongles d'émail
Ta cuisse de nymphe
Et ton pied léger
Si tu crois
Que ça va durer toujours...
Les beaux jours s'en vont
Les beaux jours de fête

Soleils et planètes
Tournent tous en rond
Mais toi, ma petite,
Tu marches tout droit
Vers ce que tu ne vois pas
Le trait sournois s'approche
La ride vélocé
La pesante graisse
Le menton triplé
Le muscle avachi
Allons, cueille, cueille
Les roses de la vie
Et que leurs pétales
Solent la mer étale
De tous les bonheurs
Si tu ne fais pas
Ce que tu te gourres...

Raymond QUENEAU

DANS l'arrière-boutique, deux agents avaient étendu le bijoutier inanimé et s'empressaient à le faire revenir à lui.

Devant le magasin, sur le large trottoir de l'avenue Kléber, la foule s'amasait. Deux hommes entrèrent, qui serrèrent la main du commissaire : c'étaient les inspecteurs Taglion et Cursot, de la Police parisienne.

—Le bijoutier a été assommé, expliqua le commissaire. Je crois qu'il s'en tirera sans trop de mal. Il semble que l'agresseur ait réussi son coup et emporté une bonne pincée de bijoux. M. Jean Lamard, que voici, est rédacteur au ministère des Finances. Il a presque assisté au crime, ainsi que mademoiselle. Il a pu m'avertir instantanément. Voulez-vous, monsieur, exposer exactement ce que vous avez vu et ce que vous avez fait ?

—J'avais rendez-vous avec ma fiancée, dit Jean Lamard, à six heures, devant le Trocadéro, pour venir acheter nos alliances. J'en avais remarqué dans la vitrine de ce magasin. Comme nous nous étions arrêtés pour les regarder, on a retiré, de l'intérieur, ce plateau qui est sur le comptoir. Il y avait dessus une vingtaine de bagues magnifiques qui entouraient un diamant dont le prix n'était pas marqué ; une grosse et belle pierre, à ce qu'il m'a semblé, car je ne m'y connais pas en diamants.

—Nous sommes restés devant la vitrine une ou deux minutes encore. Comme je mettais la main sur la poignée, la porte s'ouvrit, un homme à moustaches noires sortit plutôt vivement et referma, bien qu'il fût visible que nous étions sur le point d'entrer. Il traversa rapidement le trottoir et se dirigea vers une automobile bleue.

—Je remarquai tout de suite, en entrant, que le plateau aux diamants était vide. Je pressentis l'anormal, surtout en n'apercevant pas le commerçant. Immédiatement, j'ai appelé. On ne m'a pas répondu. Alors, je me suis précipité dehors.

—Le temps écoulé, entre le moment où l'homme m'avait croisé et celui où je sortis dut être très bref, car j'aperçus l'auto bleue, un Citroën Familiale, qui n'avait guère parcouru qu'une cinquantaine de mètres.

—Elle se dirigeait vers la place du Trocadéro. Je me pensais qu'au numéro et je lus : 9.998 RB 9.

—L'inspecteur Cursot laissa échapper un sifflement, tandis que son collègue disait :

—Sauf erreur ?

—Sauf erreur, répliqua un peu sèchement Jean Lamard. Avant votre arrivée, monsieur le commissaire témoignait du même doute. Or, j'ai une vue excellente. Quant à ma mémoire des chiffres, mes collègues du Ministère pourraient vous dire qu'il suffit de me donner une fois un numéro de téléphone pour que je m'en souviens pendant des années...

—Je n'ai pas voulu mettre votre affirmation en doute, dit l'inspecteur Taglion. Vous avez donné l'alarme aussitôt ?

—L'auto n'était certainement pas encore place du Trocadéro lorsque je suis entré ici. Je voulais alors simplement dire à ma fiancée de m'attendre et courir à la recherche d'un agent. J'ai aperçu, derrière le comptoir, le téléphone. Il y avait le numéro des pompiers et celui du commissariat... Je vous ai téléphoné et j'ai attendu.

—J'ai immédiatement alerté police-secours, dit le commissaire. S'il n'a pas trop de chance, le malfaiteur ne sortira pas de Paris...

Le bijoutier était revenu à lui. Il apparut dans l'encadrement de la porte de communication, soutenu par les deux agents. Il porta aussitôt son regard vers la vitrine-comptoir, et apercevant le plateau dépourvu des bagues, il gémit :

—Mon gros diamant...

Il s'affala sur une chaise que lui tendit un agent.

—Ne désespérez pas de retrouver rapidement vos bijoux, dit le commissaire. Grâce à monsieur, votre agresseur n'ira probablement pas loin. Vous sentez-vous la force de nous dire ce qui s'est passé ?

—Oui, répondit le commerçant. Il porta la main à sa tête, tâta les cheveux collés par un faible épanchement de sang, fit une grimace et demanda un verre d'eau.

—Six heures venaient de sonner, reprit-il. Un homme grand, avec des moustaches noires, très bien habillé, entra et me demanda à voir des épingles de cravates avec perles. Les épingles étaient dans la vitrine, derrière le comptoir. Je me suis retourné pour les prendre... Je crois avoir reçu un coup très violent à la tête... Je ne sais rien d'autre.

—On vous a retrouvé dans l'autre pièce, dit le commissaire. Vous êtes-vous traîné jusque-là ?

—Non. C'est peut-être l'homme qui m'a porté là-bas pour que l'on ne me voie pas du dehors.

—Vous n'aviez personne avec vous ?

—J'ai un employé. A cinq heures, il a reçu un coup de téléphone. Sa femme venait d'être renversée par une auto, à Montreuil, devant sa maison. Il m'a demandé de le laisser partir.

—On peut parier, dit l'inspecteur Taglion, qu'il n'y a eu aucun accident...

—Oh ! c'est un honnête homme, protesta le commerçant. Il est chez moi depuis plus de dix ans...

—Il ne s'agit pas de lui, expliqua l'inspecteur, mais de celui qui l'a éloigné d'ici au moment voulu...

La sonnerie du téléphone résonna. Le bijoutier fit un geste vers l'appareil, puis laissa retomber son bras. Le commissaire prit le récepteur.

—Allo ? demanda-t-il... Oui... Oui... C'est moi... On le tient donc ? Ah !... On a alerté Sèvres et Versailles... Parfait !

C'était moins parfait qu'il voulait bien le dire, puis qu'en raccrochant, il avait perdu son sourire.

—Vous aviez raison, dit-il à Jean Lamard, c'était bien une Citroën bleue, à bande orange.

—Oui, à bande orange, approuva le rédacteur aux Finances.

—Ce serait maigre comme précision, dit l'inspecteur, parce que, avec ce qui sort des Usines Citroën, les Familiales bleues à bande orange doivent se compter par centaines...

—Le numéro aussi est exact, reprit le commissaire. Avenue de Versailles, un agent venait d'être alerté, lorsqu'il aperçut, venant vers lui et se dirigeant vers la Porte de Saint-Cloud, une Citroën bleue, dont le numéro lui parut être le bon. Il se porta au milieu de la chaussée, sortit son revolver et ordonna d'arrêter. Le bandit accéléra. L'agent n'eut que le temps de faire un saut de côté pour éviter d'être renversé. Pendant que la voiture passait à toute allure, il glissa et tomba. Cependant, étant à terre, il tira trois balles et il croit bien que l'une a touché la carrosserie. Mais l'auto a pu sortir de Paris.

Elle avait même disparu, entre Sèvres et Versailles. Elle s'était volatilisée. A Sèvres, la police n'avait été alertée qu'après son passage. Du moins, l'auto avait-elle été repérée. Un agent de la circulation, qui l'avait immobilisée à un croisement, se la rappelait très bien. A vrai dire, il avait l'impression que cette voiture à bande orange était passée plutôt avant qu'après six heures.

Mais il n'était pas affirmatif. Il donna le signallement du conducteur : un homme à moustaches noires, qui portait une casquette claire. M. Jean Lamard a vu l'agresseur coiffé d'un feutre gris à la sortie du magasin du bijoutier, mais l'homme avait pu, quand il était au volant, troquer son chapeau contre une casquette.

Cependant, l'examen des numéros matricules révélait que la 9.998 RB 9 appartenait à un commerçant du Sentier. D'autre part, affirmait-on à l'Usine, aucune voiture de ce modèle ne portait en série de bande orange. Il s'agissait de la commande spéciale d'un garagiste, qui avait demandé la bande orange sur une Familiale bleue destinée à une exposition.

Quand les inspecteurs de la Police judiciaire se présentèrent rue du Sentier les Magasins de M. J. Patelle, commissaire en soieries, étaient fermés. La concierge leur confia que la maison Patelle, autrefois prospère, devait être un peu moins depuis trois ans. Fait important, elle confirma le signallement de la voiture. Elle donna l'adresse du domicile particulier de M. Patelle, avenue Junot.

Il était neuf heures lorsque les policiers sonnèrent à sa porte. Une domestique qui ne leur laissa pas franchir le seuil déclara que Monsieur n'était pas encore rentré. Le commerçant arrivait-il souvent aussi tard ? Pour ainsi dire jamais, car c'était un homme ponctuel.

Les deux inspecteurs redescendirent et encadrèrent la porte de l'immeuble. A neuf heures et demie, un taxi s'arrêta, la portière s'ouvrit et un homme d'une quarantaine d'années, de belle stature, un peu ventripotent et aux fortes moustaches noires, descendit. Il tendait une pièce de vingt francs au chauffeur, lorsque l'inspecteur Cursot s'approcha et lui demanda :

—Monsieur Jacques Patelle ? Nous sommes inspecteurs de la Police judiciaire.

—Je suis Jacques Patelle, répondit l'homme, surpris.

—Vous possédez toujours votre auto 9.998 RB 9 ?

—Oui.

—Voudriez-vous nous accompagner au quai des Orfèvres ?

—Peut-être aussi cela n'a-t-il aucun rapport avec votre affaire, bien que la coïncidence soit troublante. Hier soir, vers sept heures, je rentrais de Versailles à Saint-Cloud, en faisant le crochet par Vauresson pour éviter les bois de Fausses-Reposes, que je n'aime pas la nuit.

—Un kilomètre de Vauresson, je rencontrai une auto ran-

La trajectoire

—Pourquoi donc ? demanda M. Patelle, agressif.

Comme plusieurs personnes s'arrêtaient auprès du groupe, il se jeta brusquement dans la voiture, où les inspecteurs le suivirent, après avoir donné au chauffeur l'ordre de gagner la Police judiciaire.

Avant même que l'auto ne fût repartie, le négociant déclara :

—J'ai seulement voulu éviter une manière de scandale à la porte de l'immeuble que j'habite. Pouvez-vous me dire maintenant ce que l'on me veut ?

L'inspecteur Cursot allait lui poser une question brutale, mais son collègue, qui préférait laisser l'homme s'enfermer, le devança.

—Votre auto, dit-il, a renversé un agent aujourd'hui et vous avez pris la fuite.

—J'ai renversé un agent !

—Avenue de Versailles. N'êtes-vous point passé par là, aujourd'hui ?

—Oui...

—Un peu avant 6h 30 ?

—Non. Il n'était certainement pas six heures.

—Vous êtes arrivé avenue Junot en taxi. Qu'avez-vous fait de votre auto ?

—J'ai eu une panne. Je l'ai laissée chez un client.

—Quel est ce client ?

M. Patelle broncha et tenta une échappatoire.

—Qu'est-ce que cela a à voir avec cette histoire d'agent renversé ! Je conduis très prudemment. Si j'avais renversé quelqu'un, je me serais arrêté, à moins que je ne me fusse rendu compte de l'accident. Si, vraiment, j'en ai provoqué un, je paie les dommages. D'ailleurs, pourquoi me serais-je enfui, puisque je suis assuré et bien assuré ?

—Ah ! vous êtes assuré ? Vous aviez donc une bonne raison pour ne pas vous arrêter ?

—Que voulez-vous insinuer ? s'écria M. Patelle qui perdait patience.

C'est à la Police judiciaire qu'il allait apprendre ce qu'on voulait insinuer, qu'on affirmait même qu'il était l'auteur de l'agression contre le bijoutier de l'avenue Kléber et du vol de quelque douze cent mille francs de diamants.

—C'est ridicule, dit-il d'abord.

Puis, il expliqua que son honorabilité était solidement établie dans le monde des affaires, qu'il avait façade au soleil. Pour la façade, on examinerait la chose au grand jour ; on expertiserait sa situation financière et on verrait bien s'il n'y avait pas quelque trou, qui expliquerait une tentative désespérée. On lui posa deux questions précises : où était son auto ? qui était ce client mystérieux dont il ne voulait pas révéler le nom ?

Au lieu de répondre, il fut pris d'une crise de rage.

—Je vous dis que c'est ridicule, hurla-t-il. Puisqu'il y a eu un témoin, mettez-moi en face de lui. A moins d'une monstrueuse coïncidence, il ne peut se tromper.

Les policiers se relayèrent auprès du négociant harassé et le jour parut. Pendant que l'homme se débattait, les journaux sortaient des presses, avec le récit du drame de l'avenue Kléber sur trois colonnes. En dernière heure, on disait que la police était sur une piste intéressante, sans précision.

A neuf heures, coup de théâtre au Quai des Orfèvres. Un homme demanda à faire une communication urgente aux policiers qui s'occupaient de l'affaire de l'avenue Kléber. Il fut reçu par l'inspecteur Cursot, qui venait de prendre trois heures de sommeil.

L'homme avait de trente-cinq à quarante ans, les yeux bleus, le visage rasé de près, et il tenait à la main un numéro d'un journal d'informations. Il déclara se nommer Trélarin et être marchands de biens.

—Tout à l'heure, dit-il, j'ai appris par ce journal ce qui s'est passé hier soir avenue Kléber. La chose ne m'aurait pas intéressé plus qu'un fait divers ordinaire, si je ne m'étais pas rappelé un incident qui peut intéresser les enquêteurs... A moins que vous n'ayez pris le propriétaire de la voiture et qu'il n'ait fait des aveux ?

—Non, répondit l'inspecteur.

—Peut-être aussi cela n'a-t-il aucun rapport avec votre affaire, bien que la coïncidence soit troublante. Hier soir, vers sept heures, je rentrais de Versailles à Saint-Cloud, en faisant le crochet par Vauresson pour éviter les bois de Fausses-Reposes, que je n'aime pas la nuit.

—Un kilomètre de Vauresson, je rencontrai une auto ran-

gée, sans ses feux réglementaires, sur le bas-côté de la route. Comme elle risquait de causer un accident, je l'éclairai d'un coup de phare. A vrai dire, je lui bien remarquai uniquement parce que c'était une Familiale bleue, du même modèle que la mienne. Je n'insistai d'ailleurs pas. Sans le journal de ce matin, je ne me serais jamais rappelé le numéro exact. J'avais seulement le souvenir d'un chiffre très élevé dans la série des RB. Maintenant, je crois pouvoir vous dire que c'est bien le 9.989 RB 9 que j'ai aperçu vers 7h 30.

Dès les premiers mots, l'inspecteur avait compris l'intérêt de cette déposition spontanée.

—Pourriez-vous m'accompagner à l'endroit exact ? demanda-t-il.

—Certes oui, répondit Pierre Trélarin. J'ai ma voiture en bas. Si vous voulez accepter que je vous conduise moi-même là-bas ?

Cursot prit juste le temps d'aller avertir de son absence son collègue Taglion et il rejoignit Pierre Trélarin, qui, déjà installé au volant de sa voiture, enfila ses gants de pécar.

—Vous avez de la chance, dit le policier en refermant la portière, de ne pas avoir de bande orange à votre voiture. Vous auriez eu des embêtements au moins pendant trois jours.

Les deux hommes rirent. Le marchand de biens était un excellent pilote. Il gagna dans le minimum de temps la porte de Saint-Cloud, puis Sèvres, et avant d'arriver à Versailles, tourna à droite en direction de Vauresson.

Tout à la conduite, il n'ouvrit la bouche que pour demander :

—J'aimerais autant que mon nom ne fût pas donné à la presse. Ce serait une mauvaise publicité pour mes affaires.

A un kilomètre avant Vauresson, il ralentit et désigna, derrière un mur et une grille, un bâtiment à un étage, assez cossu.

—La voiture était à vingt mètres de la porte de la grille. Comme la maison est isolée, peut-être le conducteur était-il entré là ?

L'inspecteur n'avait pas besoin de suggestions. Cette maison, il la connaissait ; elle était sous la surveillance de la police. Là, depuis quinze ans, habitait un certain Berlman, qui était notoirement un des plus gros bookmakers de Paris et qu'on n'avait jamais pu prendre en flagrant délit.

Si la piste était bonne, la découverte était énorme. Berlman était-il aussi un receleur ? Son coup fait, Patelle était-il venu lui vendre les diamants de l'avenue Kléber ? L'inspecteur ne trahit pas son émoi, mais la seule pensée de soulever un tel lièvre le transportait.

A peine Pierre Trélarin eut-il arrêté sa voiture en disant : "L'auto était ici", que l'inspecteur sautait sur la route. Sur le bas-côté droit, il releva la trace d'une voiture qui avait stationné.

Cette première constatation confirmait les déclarations du témoin. Le policier gagna la grille et sonna. Un chien aboya. Un jardinier vint ouvrir, un vieil homme à moitié sourd, qui finit par comprendre qu'il avait devant lui quelqu'un de la police.

—M. Berlman, dit-il, est parti ce matin. Il allait en Angleterre pour huit jours...

Cursot écarta brusquement le bonhomme et courut au garage, dont la porte était ouverte. Une voiture, à bande orange, occupait une des deux places disponibles et, à l'arrière, apparaissait, formidable, le matricule 9.989 RB 9.

Sans se préoccuper du jardinier qui l'avait suivi en boitant, l'inspecteur examina la voiture. Tout de suite, il poussa une exclamation d'allégresse en découvrant dans le bas et à gauche du panneau arrière, un trou rond, accu-

sateur : c'était le passage de la balle de l'agent qui, le ventre sur le pavé de l'avenue de Versailles, avait tiré sur la voiture du fuyard.

Un examen rapide permit à l'inspecteur de vérifier que le trou était récent ; le bord de la tôle, luisant, ne montrait pas la moindre trace de rouille. Il suivit ensuite aisément le trajet de la balle qui, à travers les dossiers de la banquette arrière et d'un siège avant, était allée endommager la gaine d'un câble de l'installation électrique, provoquant un court-circuit qui n'avait pas tardé à décharger la batterie. Cela aurait suffi à expliquer matériellement l'immobilisation de la voiture, même si le trou dans le panneau arrière n'avait pas imposé cette précaution.

Cursot restait pourtant songeur devant les traces du passage de la balle. Il les examina longuement.

Enfin, il regagna la route, salué par le jardinier. Il retrouva son conducteur bénévole, toujours installé au volant et fumant des cigarettes.

—Vous nous aurez rendu un fameux service, lui dit-il. L'auto est là, avec un trou dans la carrosserie, et le propriétaire de la maison est parti ce matin pour Londres, vraisemblablement avec les bijoux.

—J'ai fait mon devoir, répondit Pierre Trélarin en démarant. Je vous ramène à la Police judiciaire ?

Silencieux, un pli au front, le policier se demandait comment la balle, après avoir traversé le dossier du conducteur, était allée toucher le tableau de bord, devant Patelle, sans le blesser.

Avant d'atteindre la route de Versailles, Pierre Trélarin arrêta, se pencha à la portière et annonça :

—Un pneu à plat !

—Je vais vous donner un coup de main, proposa le policier.

Tandis que Trélarin soulevait la roue arrière gauche sur le cric, le policier allait prendre la roue de secours logée dans l'aile avant. Il dévissa les boulons d'arrêt, tira la roue et la fit basculer. Comme il s'attardait à cette opération :

—Vous l'avez ? demanda le marchand de biens, accroupi devant la fusée.

—Oui, oui, répondit le policier. Laissez donc, je vais la placer. Je connais la manoeuvre...

—Il n'y aura pas de temps de perdu, dit Trélarin en emboitant la roue malade dans l'aile. Je vais rattraper ces quelques minutes.

—Si vous le permettez, demanda le policier, je vais m'allonger derrière. J'ai dormi trois heures cette nuit et j'aurais beaucoup à faire aujourd'hui. Un peu de sommeil me fera du bien.

—Rien de plus facile, répondit Trélarin empressé. Vous êtes, en effet, un peu plus pâle que tout à l'heure.

Il prit soin d'éteindre sur le siège et sur le dossier une couverture épaisse, pour empêcher les chaussures d'abîmer le drap.

A la Police judiciaire, Cursot pria le marchand de biens de monter pour coucher par écrit ses déclarations. Il l'installa avec du papier dans son propre bureau, lui laissa ses cigarettes et s'excusa de s'absenter quelques minutes ; il allait voir où en était l'interrogatoire de Patelle.

Il retrouva le commerçant toujours aux prises avec les policiers et niant encore.

—Alors, lui demanda-t-il d'une voix cordiale, vous criez encore votre innocence ? Je viens de voir votre auto garée chez ce bon M. Berlman. Un associé, hein ? d'abord comme bookmaker, puis pour liquider les bijoux de l'avenue Kléber. Il est parti ce matin pour Londres. C'est là qu'il va les vendre.

—Ce n'est pas vrai ! C'est faux ! cria Patelle. Qu'on me confronte avec ce Jean Lamard, qui a vu le voleur.

—Ça viendra, monsieur Patelle, répondit en souriant Cursot, qui sortit en faisant signe à Taglion de le suivre.

Quand il s'arrêta, au bout du couloir, il ne riait plus.

—Patelle n'est pour rien dans l'affaire de l'avenue Kléber, dit-il. La prise est tout de même bonne et les charges contre lui sont assez accablantes pour lui faire avouer par réaction sa complicité avec Berlman dans quelque affaire louche.

—J'ai découvert bien par hasard qu'il n'avait pas fait le coup des diamants... Ce Trélarin a bien failli m'avoir à l'esbroufe. Nous avons eu une crevasse providentielle, sans laquelle je n'aurais jamais pensé à lui... Quand j'ai fait basculer la roue, j'ai eu un coup au coeur en apercevant à la partie inférieure du pneu deux taches orangées grosses comme des lentilles. Je les ai tâchées. Sous la pellicule sèche, la peinture était encore souple au doigt. Les taches ne devaient pas être là depuis plus de deux jours.

—Tu comprends ?... J'avais sur le coeur la trajectoire bizarre du projectile dans la voiture de Patelle...

—Tu crois que Trélarin a peint des bandes orange provisoires sur sa voiture et qu'il les a fait disparaître dans la nuit, avec ses faux numéros...

—Exactement cela. Il ne pouvait savoir que quand il avait peint la bande sur le capot, deux gouttes étaient tombées sur le pneu.

—Pourquoi est-il venu se jeter dans la gueule du loup ? On ne serait pas allé le chercher !

—Ce n'est pas sûr. Il a dû être inquiet en n'apprenant pas ce matin que l'on eût retrouvé la voiture de Patelle. Il ne se doutait pas qu'il l'avait lui-même immobilisée avec son coup de revolver. Il devait bien compter que notre négociant en soieries serait arrêté à son retour de Vauresson, aux portes de Paris. Faute de quoi, la déclaration de l'agent de Sèvres pourrait devenir dangereuse. Si d'autres témoignages étaient venus confirmer le passage d'une voiture à bande orange avant six heures, on risquait de chercher ailleurs.

—Sais-tu où il habite ? A Saint-Cloud, une villa avec garage individuel. Ainsi s'explique la disparition totale de la voiture et le fait qu'il n'est pas tombé dans les barrages en grande banlieue...

—Après la panne, je suis allé m'étendre sur le siège arrière, non pas pour dormir comme je le prétendais, mais pour soulever avec précaution une couverture qui m'avait l'air de n'avoir rien d'autre à faire là que de dissimuler des dégâts dans l'étoffe d'un coussin.

—J'ai trouvé un trou, presque rien, que Trélarin n'avait pas eu le temps de faire stopper.

—Mais il me faut autre chose : il doit y avoir dans le panneau arrière un trou, derrière la malle. S'il n'y a pas de trou, mes hypothèses sont par terre.

—Pendant que je vais amuser le Trélarin, descends le vérifier.

—Mais la balle aurait traversé la malle, objecta Taglion.

—Non, parce que Patelle ne met jamais sa malle à Paris. Il ne s'en sert qu'en voyage. Trélarin avait enlevé la sienne hier pour compléter la confusion. De même, il s'est collé sous le nez des moustaches noires. Lorsque tu auras constaté la présence du trou, prévins-moi, mais avec prudence. Une indiscretion serait irréparable et Trélarin, qui est tout de même un malin, aurait vite fait de filer entre nos doigts.

—Les présomptions seraient assez sérieuses pour qu'on l'arrête ?

—Oui, mais les diamants ? Il faut tout de même les retrouver. Quand Trélarin sortira d'ici, il ne faudra plus le perdre de vue.

Cinq jours plus tard, les douaniers arrêtaient à la frontière belge, près de Quiévrain, une 10 CV qui venait de Paris par Valenciennes et ses dirigeait vers Mons. Le propriétaire de la voiture, Pierre Trélarin, qui allait traiter une grosse affaire de terrains à Bruxelles, accepta en souriant une fouille sérieuse de ses bagages et de sa voiture. Il crut comprendre que le zèle des douaniers était excité par l'annonce d'une importante contrebande de stupéfiants.

Deux gendarmes arrivèrent par hasard et restèrent là à regarder les douaniers. Les vêtements, les bagages ne donnèrent rien. Le voyageur, indifférent jusque-là, s'émut quand le brigadier des douanes parla de démonter les pneus...

Dans un pneu arrière, à l'intérieur de la chambre à air, on découvrit les vingt bagues et le diamant de l'avenue Kléber. Le travail avait été bien fait : les bijoux enrobés dans une masse de dissolution adhéraient au caoutchouc.

—Le truc était ingénieux, monsieur Trélarin, dit l'inspecteur Cursot qui apparaissait avec deux autres gendarmes. Mais il fallait tout prévoir.

—Vous avez été si habile en empruntant le numéro d'un monsieur dont les moyens d'existence n'étaient pas entièrement irréprochables et en choisissant comme trajet de fuite l'itinéraire qu'il prend lui-même presque à la même heure ! Le coup du filet orange mérite aussi qu'on l'admire.

—Mais s'il vous arrive à nouveau de tirer une balle dans la carrosserie de M. Patelle, parce qu'on en a envoyé une dans la vôtre, soignez votre tir : n'envoyez pas une balle dont la trajectoire aurait traversé le corps du conducteur s'il avait été au volant...

**ROMAN
POLICIER
COMPLET
de
Stéphane
Corbière**

—J'aimerais autant que mon nom ne fût pas donné à la presse. Ce serait une mauvaise publicité pour mes affaires.

A un kilomètre avant Vauresson, il ralentit et désigna, derrière un mur et une grille, un bâtiment à un étage, assez cossu.

—La voiture était à vingt mètres de la porte de la grille. Comme la maison est isolée, peut-être le conducteur était-il entré là ?

L'inspecteur n'avait pas besoin de suggestions. Cette maison, il la connaissait ; elle était sous la surveillance de la police. Là, depuis quinze ans, habitait un certain Berlman, qui était notoirement un des plus gros bookmakers de Paris et qu'on n'avait jamais pu prendre en flagrant délit.

Si la piste était bonne, la découverte était énorme. Berlman était-il aussi un receleur ? Son coup fait, Patelle était-il venu lui vendre les diamants de l'avenue Kléber ? L'inspecteur ne trahit pas son émoi, mais la seule pensée de soulever un tel lièvre le transportait.

A peine Pierre Trélarin eut-il arrêté sa voiture en disant : "L'auto était ici", que l'inspecteur sautait sur la route. Sur le bas-côté droit, il releva la trace d'une voiture qui avait stationné.

Cette première constatation confirmait les déclarations du témoin. Le policier gagna la grille et sonna. Un chien aboya. Un jardinier vint ouvrir, un vieil homme à moitié sourd, qui finit par comprendre qu'il avait devant lui quelqu'un de la police.

—M. Berlman, dit-il,

L'enseignement des humanités au Canada français

André Patry

(Directeur des relations culturelles de l'Université Laval)

Il y a lieu parfois de s'étonner du manque de réalisme dont font souvent preuve ceux qui, dans la province de Québec, se portent à la défense des humanités gréco-latines au moment où l'enseignement de ces dernières est soumis à l'examen des collèges et universités. On se contente, pour justifier le maintien dans sa forme actuelle de cet enseignement, d'illustrer les mérites insurpassables de la culture antique; on ne se soucie pas un instant de vérifier si, en pratique, les élèves de nos collèges apprennent à découvrir, au cours de leurs six années de grammaire et de lettres, les avantages réels que comporte l'étude de la pensée gréco-latine. Telle attitude paraît peu sérieuse: elle semble plutôt procéder de la crainte instinctive du changement que de la conviction de donner vraiment, au moyen des humanités gréco-latines, cette formation de l'esprit dont on s'applique à proclamer les bienfaits inestimables.

Il est certain que la mise en question de l'enseignement des langues grecque et latine offre présentement de véritables dangers: des esprits trop pragmatiques et volent déjà l'occasion, si longtemps souhaitée, de faire disparaître de nos programmes universitaires telles matières dont leur manque de finesse et de culture les rend incapables d'apprécier la valeur ou, simplement, l'utilité. Mais il est sûrement périlleux, pour défendre l'enseignement des humanités, d'avoir recours à des arguments qui, par leur nature, finissent par confondre ceux-là mêmes dont ils devaient d'abord appuyer le raisonnement et faire accepter le point de vue.

Il suffit de considérer notre élite et surtout les étudiants de nos universités pour se rendre compte que la province de Québec n'est pas précisément un foyer d'humanisme. Il est vrai que, sous le rapport de la vie intellectuelle, nous ne faisons pas si mauvaise figure vis-à-vis nos compatriotes de langue anglaise et que nous sommes même plus près qu'eux de l'esprit européen, au sens où l'entendait Paul Valéry; mais de là à devoir nous réjouir des résultats obtenus, en cette terre, par l'enseignement classique, il y a loin. Il est même opportun, semble-t-il, de reconnaître l'échec de plus en plus certain de cet enseignement.

Les langues grecque et latine font généralement figure, dans nos collèges, de langues mortes, et mortes depuis toujours. Elles sont devenues de purs exercices de mémoire, au point que l'élève est tout étonné de lire dans les manuels de littérature que Pindare fut un maître de la poésie lyrique et que les vers de Virgile faisaient l'enchantement des Romains. Pour l'étudiant, les charmes de Théocrite et de Catulle sont inexistantes, et la pensée de Platon ou de Sénèque est aussi morte que la langue qui l'a exprimée. Et gare à l'élève dissipé ou paresseux: il devra traduire, comme pensum, cinquante vers de l'Énéide ou deux pages de Mémoires!

Chez le professeur, nul souci, en latin, de la prononciation correcte et de l'accent tonique; nul préoccupation d'enseigner aux étudiants en quoi consiste cette influence du vocabulaire français, dont il est pourtant si souvent question, même dans les cours. Il est évident qu'il n'est pas facile de démontrer que le mot *tabula*, accentué sur l'ultième, a donné naissance au mot *table*, pas plus qu'il n'est possible de communiquer aux élèves la beauté exquise de tel poème virgilien, récitée comme une page de Louis Fréchet.

D'autre part, le professeur néglige presque toujours de placer un écrivain dans son cadre historique; ainsi, il imposera à ses élèves la traduction de telle satire d'Horace sans se donner la peine de la situer dans l'ensemble de l'oeuvre et de montrer ses rapports avec la vie de l'au-

teur ou celle de l'époque où elle fut écrite. Il est essentiel de bien indiquer que la littérature antique a été, à un moment, aussi vivante que les littératures contemporaines, sans quoi on ne fera jamais saisir aux étudiants le caractère si profondément humain qu'il l'enveloppe.

En somme, la grande faiblesse de notre enseignement classique s'explique principalement par le manque de lien, dans l'exposé du professeur, entre les divers moments de la pensée antique et surtout l'ignorance dans laquelle se trouve l'instituteur de l'évolution des langues et cultures de l'Antiquité et de leur transformation graduelle en chacune des langues et cultures de l'Europe latine. Ce que nous devons à la Grèce et à Rome, beaucoup de notre civilisation, n'apparaît avec évidence qu'à fort peu de gens. Pourquoi, dans les collèges, dissocier l'enseignement de l'histoire de celui de la littérature et des arts? Pourquoi ne pas démontrer que le latin n'est pas une langue morte, mais qu'il vit toujours dans chacune des langues romanes qui en sont issues, et que c'est le même latin qui a poursuivi jusqu'à nos jours son évolution en modifiant sa morphologie et sa syntaxe conformément à des lois qui n'ont rien de mystérieux? Pourquoi également ne pas parler de l'admirable transformation subie, à travers les siècles, par le grec, qui est resté, comme idiomme littéraire, très proche de la langue de Plutarque et surtout de celle

des Évangélistes et des Pères, considérés à juste titre comme les premiers écrivains grecs modernes? Si les élèves pouvaient se rendre compte de cette magnifique adaptation de l'esprit humain aux différentes circonstances qui viennent modifier ses opérations, ne verraient-ils pas mieux cette longue filiation qui s'est établie, à travers les âges, entre l'Antiquité et le XXe siècle? La culture n'est pas autre chose que l'acquisition, dans un certain ordre, de connaissances générales susceptibles d'enrichir l'intelligence, de mûrir le jugement et de rendre l'homme plus conscient de sa propre nature et de celle des êtres qui l'environnent.

Toutes ces exigences ne se peuvent rencontrer en un seul jour chez tous les professeurs de nos collèges. Il est heureux de constater qu'un nombre sans cesse plus considérable de précepteurs fréquentent les universités avant d'entreprendre leur enseignement; il est même souhaitable que personne ne soit admis à enseigner dans un collège sans avoir au moins une licence universitaire. Mais il y a un autre remède, à la portée de tous, qui est capable d'améliorer la valeur de l'enseignement classique: la curiosité de l'esprit. Si certains professeurs de collège sortaient de leur ignorance et de leur médiocrité et s'intéressaient davantage à leur enseignement, il est sûr que l'attitude d'un bon nombre d'élèves changerait; si certains professeurs de collège

avaient le goût de la lecture et l'amour du travail intellectuel, il est certain que les étudiants s'en rendraient compte et se montreraient, à leur tour, plus intéressés à leur cours. Malheureusement, trop de précepteurs, une fois leur classe terminée, considèrent que leur journée intellectuelle est finie et préfèrent se livrer à des conversations ou des jeux puérils plutôt que d'ouvrir une revue ou un livre et de se renseigner, de se cultiver. Devant un professeur qui manque de science ou de vie, il est difficile à l'élève de s'intéresser à ses études; il recherche plutôt les occupations exigeant peu d'effort pour l'esprit.

La défense de l'enseignement classique est éminemment louable; elle aurait meilleur écho, cependant, si tous ceux qui l'entreprennent actuellement symbolisaient, par leur sagesse et leur culture, l'incomparable valeur des études gréco-romaines.

"Je retournerai à l'Hôtel de Ville si je puis être utile"

par Pierre DesMarais

(ex-leader du Conseil)

MONSIEUR Pierre DesMarais, ex-leader du Conseil municipal, n'a pas conservé un très bon souvenir de son séjour à l'hôtel de ville. Ce fut néanmoins un séjour ponctué d'interventions énergiques, de revendications raisonnables, de discours dynamiques. Soucieux d'honorer le mandat que l'électorat lui avait confié, M. DesMarais a élevé la voix à maintes reprises pour fustiger, dénoncer, réclamer et proclamer. Mais, une espèce de désillusion l'attendait au tournant. Il a préféré se retirer. Il nous donne aujourd'hui ses impressions sur la condition actuelle de l'administration municipale. (N.D.L.R.)

Un jour, las de donner des coups d'épée dans l'eau, j'ai choisi le silence: je me suis retiré. Ma présence à l'hôtel de ville n'était plus d'aucune utilité. Je ne pouvais pas y rester et n'y rien faire.

Je regrette d'avoir à souligner que la population de Montréal est terriblement amorphe quant à la chose publique qui la concerne personnellement et directement. Cela, non seulement s'explique, mais se justifie. La population a été trompée, trahie et endormie. Elle sent qu'on ne s'intéresse pas vraiment à elle. Elle a bien raison. Mais elle n'exerce pas son droit de vote puisque, aux dernières élections, 27 pour cent seulement de l'électorat s'est prévalu de ses droits. A noter que des personnes déçues et des personnes fictives se sont aussi prévaluées d'un droit qu'on a cru bon de leur accorder, le jour de la votation.

Si l'on considère l'ensemble du problème municipal, on déplore deux lacunes qui, à mon avis, conditionnent les autres:

1—Il n'existe pas de relations directes entre l'élu et l'électeur. Un abîme sépare les contribuables et leur administration.

2—Il faudrait que l'administration municipale s'étende à tou-

tes les municipalités qui constituent la métropole.

Dès que l'on examine d'assez près la situation actuelle, on s'empresse de regarder ailleurs. D'aucuns suggèrent d'adopter le système de New York; d'autres songent à Londres ou à Paris; certains sont séduits par les méthodes appliquées à Chicago.

Pourquoi ne regarde-t-on pas chez nous, dans notre propre pays, à Toronto, par exemple, où le mode d'administration est à peu près le même que le nôtre. Voilà une ville qui a su opérer la réaction nécessaire et sortir de l'impasse. Les progrès ont été considérables depuis quelques années.

Au sein de l'administration municipale de Montréal, on a toujours cherché à savoir où se situe l'autorité. Ce n'est pas le mode d'administration qui fait défaut — bien qu'il ait été amendé par Québec sans que l'électorat ne soit consulté — ce sont les hommes qui le font fonctionner. Je reviens au principe de base que j'énonçais: il faut assurer des relations entre la ville et la population. Exemple: La Commission de Transport est administrée par des hommes qui ne sont pas responsables envers la population. Et pourtant, la Commission de Transport appartient à cette population! Le scandale que l'on vient de révéler suffit à faire comprendre le problème que je veux poser.

Et je m'étonne à nouveau que les réactions de la population, en apprenant ce qui se passe à la Commission de Transport, soient pratiquement inexistantes. Je note aussi que la demande de "délai" de la Commission, en vue de retarder la remise de son rapport à l'automne n'ait pas été soumise au Conseil municipal, mais seulement au Comité Exécutif. Je note enfin que l'ordre du jour du Conseil municipal est toujours arrêté par le Comité Exécutif. Il n'est donc pas étonnant que le Conseil ne soit pas saisi des principaux problèmes.

Ce même Conseil "approuve" le budget, mais ne dispose pas des renseignements indispensables à la discussion. Comment peut-on examiner une question sans en connaître les données essentielles?

Comment faire pour sortir de l'impasse? Quinze ou vingt conseillers peuvent fort bien obliger le Comité Exécutif à agir autrement. A force de protester, ils finiraient par obtenir des résultats. Actuellement, le Comité Exécutif fait exactement ce qu'il veut, comme il veut, parce que le Conseil reste impuissant. Les Conseillers n'osent pas. Personne n'ose dire ce qu'il sait et ce qu'il pense. Les uns s'excusent en disant que leurs attributions ne leur accordent pas ce droit; les autres prétendent qu'ils ne sont pas assez nombreux pour exercer une influence réelle.

A la première objection, je réponds que la Charte municipale ne précise pas quelles sont exactement les fonctions des conseillers, ni même celles du leader du Conseil. Il appartient donc aux conseillers d'intervenir le plus souvent possible et d'agir le plus possible, puisque leurs attributions ne sont pas déterminées. A la seconde objection, je réponds que 15 ou 20 conseillers suffisent à modifier toute la politique municipale. Sur 99, il doit bien s'en trouver quelques-uns! Mais il semble qu'à l'heure actuelle, ils ne sont pas encore assez nombreux. Quelques-uns — trois ou quatre — s'efforcent de réagir; c'est encore trop peu. Mais il y a au sein du Conseil des éléments qui, dirigés convenablement, pourraient faire beaucoup.

Je rappelle aussi que l'administration municipale est entièrement soumise au gouvernement provincial, qu'elle s'occupe de choses qui ne la concernent pas (les hôpitaux, le Jardin Botanique, etc.), qu'elles dépendent des sommes d'argent là où Québec devrait les dépenser. Je réponds oui. Je retournerai à l'hôtel de ville, je me présenterai même à la mairie, si les circonstances s'y prêtent et si je puis être utile...

Le seul courage devant l'amour est la fuite. — (Napoléon).

Celui qui peut dire combien il aime n'a qu'une petite ardeur. — (Pétrarque).

Indiscretions de Québécois

PAS SI BÊTES!

À Québec, le défilé du couronnement a attiré sur son parcours des dizaines de milliers de badauds. Si nos renseignements sont exacts, il semble bien que beaucoup aient été fort déçus, pour certaines raisons bien simples; la regrettable pénurie de fanfares de même que leur intempestive discrétion (la plupart semblaient vouloir passer "en catimini") ce qui est, on le conçoit, une faute majeure pour un orchestre militaire; la file assomante de véhicules militaires: 240, au total. Enfin, un incident amusant se produisit après le salut aux dignitaires sur la place du Palais Montcalm: à la faveur de cette coupure dans la parade, le détachement des anciens combattants s'égarait dans les tavernes des alentours. Pas si bêtes, ces vétérans!

\$950.00 de MOUCHES A FEU

À grand renfort de publicité, on avait annoncé pour le soir un grand feu d'artifice sur les Plaines d'Abraham. Par un temps plus que frisquet, la foule s'y pressait donc, remplie d'espoir. Hélas! elle devait en être quitte pour sa peine et... sa "bibitte" aux doigts de pieds; il y eut beaucoup de "boums" mais très peu d'effets de lumière vraiment intéressants pour l'oeil. A quelques pas des Plaines, l'imposante demeure de notre nationaliste No 1, l'ex-député René Chaloult était plongée dans l'obscurité la plus noire, de la cave au grenier. En manière de protestation contre le couronnement, sans doute... Le lendemain, au Conseil de ville, violente sortie de l'échevin Urbain Caumartin, qui regretta les \$950 consacrés par la ville au feu d'artifice. "On eût mieux fait d'employer des mouches à feu", dit-il sans rire.

ANTI-SYNODISME

LES lecteurs de "L'Autorité" savent que le vertueux pamphlétaire de "L'Action Catholique" a mené récemment une victorieuse campagne contre la danse dans les boîtes de nuit de Québec. Ce qu'ils ignorent à coup sûr, c'est que pendant ce temps se tenait à l'archevêché de Québec un synode diocésain où les évêques présents décidèrent de tempérer quelque peu certains décrets ecclésiastiques sur la danse... Malheureusement, ces nouvelles directives ne furent pas publiées en raison des circonstances, surtout afin qu'on ne les confonde pas avec une désapprobation officielle de la "ligne" récemment adoptée par le pontife laïque qui trône dans la "boîte" ultra-scrupuleuse du boulevard Charest. Inouï, n'est-ce pas?

Québécois

Hénumérateur unique dans Houtremont...

Il n'y a pas que des bons moments dans la vie. On peut même dire que les bons moments sont de plus en plus rares. Mais il ne faut rien exagérer; on en trouve encore pas mal. Tenez, moi par exemple, pas plus tard que la semaine dernière, ce plaisir que j'ai eu, vous ne pouvez vous imaginer.

Figures-vous que l'autre jour j'ouvris un journal de Poldeve. Moi, le Poldeve, c'est mon péché mignon. J'aime ce pays lointain si différent du nôtre. Évidemment, c'est pas aussi bien que chez nous, dans le Québec, mais ça change les idées, n'est-ce pas? Donc, j'ouvris mon journal et j'eus ce que je vois? Un grand papier sur les prochaines élections dans une satrapie poldeve. La satrapie Houtremont qu'elle s'appelle. Une satrapie, c'est comme un canton ou un comté. Quant à Houtremont, c'est un nom poldeve. Il n'est pas dans le Larousse, même aux pages roses. Aussi, me vous fatiguez pas à chercher.

Moi, les élections j'aime ça. On arrive, on réfléchit. Je ne suis pas trop doué pour la réflexion; alors, forcément, ça me plaît. C'est humain, pas vrai? On inscrit son candidat sur le bulletin. On se cache un peu. On a voté.

Enfin, c'est comme ça que ça se passait jusqu'à présent en Poldeve. Seulement voilà, maintenant c'est plus du tout la même chose. C'est là qu'on voit le progrès.

En Poldeve, comme partout, il y a des partis. Et puis l'un d'eux est au pouvoir. Tout ça c'est normal. Il n'y a rien à dire. Seulement voilà que le parti au pouvoir, et qui voudrait bien y rester, a des idées. Et je peux même dire des fameuses. Moi, elles m'ont vraiment bouleversés. Mais jugez vous-mêmes.

Ce parti, appelons-le, si vous voulez, le Profit National — ce parti a un chef. Un type fort. Ce type a trouvé la combine.

"On doit gagner coûte que coûte", a-t-il déclaré. Là-dessus, tout le monde dans son parti était d'accord. Il ne faut jamais hésiter. Et le voilà qui sort de sa manche son petit atout, le "Bill 34" que ça s'appelle en Poldeve. Je ne sais pas comment traduire, mais je vais vous l'expliquer en deux mots.

Pour voter, comme vous le savez, il faut des électeurs. En Poldeve aussi on tente bien de les supprimer, mais on n'en est pas encore là. Donc, il faut des électeurs, mais pas n'importe lesquels. Parce que si on prenait n'importe qui, où irions-nous, n'est-ce pas? Alors il y a un bon moyen. Ça s'appelle, on les choisira "avant" le vote. Comme ça, on sera sûr du résultat. Mais comment trier les électeurs, me direz-vous? Oh! la chose est facile.

Il a suffi à M. Duplicité, du Profit National, d'inventer et de faire voter par ses hommes (il en a plusieurs) le fameux Bill 34. Dorénavant, les listes seront établies par un "Hénumérateur" unique. Nommé par le parti au pouvoir, bien entendu. Et il suffira qu'il ouvre l'oeil, et le bon. Avouez que c'est simple. Ainsi, plus de risques, plus de tourments, plus d'angoisses. Tout est assuré, pensé, enveloppé. Ivre. Même les gens honnêtes peuvent être ingénieux.

On en connaît au moins deux qui doivent faire un tête. Les Stalino, les Hitler, ils ont peut-être été très forts; mais à côté de M. Duplicité, ce sont quand même de petits enfants. Pour la démocratie, il ne risque rien. D'ailleurs, il paraît que ce n'est pas fini du tout. Il paraît qu'il a d'autres idées encore plus brillantes. L'"Hénumérateur" unique, c'est bien, très bien. Mais le "votant unique", c'est encore mieux! Et ce serait M. Duplicité lui-même, bien sûr. Nommé par lui-même de juste. Vous pensez si ça sera bien. Un vrai paradis à la mode germanique. Le Wahhala électoral quoi. Un tout petit Bill — le 24 Bis — et le tour est joué. M. Duplicité voterait pour tout le monde. Tout seul, en sa faveur, bien entendu... Comme ça, il s'écarterait tout à fait tranquille. Et ça lui laisserait du temps pour vaquer aux occupations plus importantes que les élections. Ça dispense tout le monde d'aller voter. Un déplacement de moins pour le peuple. Oui, il serait plus libre pour vendre du fer à nos voisins et bâtir des ponts...

Tiens, à propos, il paraît qu'on va bientôt voter à Outremont, en pleine Province de Québec!

Impertinax

LE CALENDRIER DE chez nous

JUIN 1953

PRESENTE PAR Molson's

14	15	16	17
1934-LE PITTSBURGH RE-TOURNE DANS LA LIGNE ET LA FRANCHISE DOTTAWA PASSE AU ST-LOUIS	1920-UN SEPTUAGÉNAIRE TUSSEAU À QUÉBEC PRÈS DE CHICOUTIMI	1936-SUS DUBAS FAIT COMP-TER 12 POINTS À MONTRÉAL QUI GAGNE 2 JOUTES CONTRE LE READING	1673-JOLLIET (NÉ À QUÉBEC) ET MAR-QUETTE DÉCOUVRIENT LE MISSISSIPPI
18	19	20	
1913-UN OURAGAN MET LE CAMP MILITAIRE DES TROIS-RIVIÈRES SENS DESSUS DESSOUS	1937-CRIP POLLI LANCE POUR LE MONTRÉAL UNE JOUTE SANS COUP SUR CONTRE LE JERSEY CITY	1647-PREMIER CHEVAL D'ÉBARQUÉ À QUÉBEC	

Calendrier présenté par Molson's pour rappeler aux Canadiens d'aujourd'hui les événements sérieux ou joyeux qui ont marqué les années écoulées.

Le compte devient spirituel

Il arrive parfois à notre confrère André Lecomte, de L'Oeil en coulisse, d'être spirituel. Surtout lorsqu'il fréquente ses bons amis d'Allo Police, Jean Paré Marin, André Robert et Normand Hudon. Ce sont là deux admirables feuilles qui remplissent — à leur manière, bien entendu — une mission que "L'Autorité" n'est pas toujours en mesure d'accomplir. Aussi, croyons-nous nécessaire de reproduire fidèlement une petite pièce que ces messieurs ont montée en s'inspirant d'une confrontation dont les Pinsons ont bien voulu m'honorer à la suite d'une critique publiée ici même, confrontation à laquelle prenaient part quelques-uns seulement des personnages que l'on retrouve dans l'article que voici: (M.R.)

Les Français s'élèvent contre l'"Autorité"

AVANT de devenir "beer joint", le Saint-Germain-des-Prés aura été la scène d'un autre bon "spectacle", mais le public ne l'a pas vu. Ça s'est passé un soir de la semaine dernière dans la loge des artistes, une pièce grande comme ma main où avaient pris place une dizaine d'artistes de tous genres et de toutes valeurs. Sur un mur maculé de têtes fantastiques dues au crayon sadique de Hudon, Berval, Pellerin et Cie se détachaient d'autres caricatures, vivantes celles-là, qui gesticulaient, criaient, fumaient, maudissaient, trépanaient, se surchauffaient, s'égoïssaient, en un mot qui s'engueulaient.

Motif de la discussion: un article paru dans "L'Autorité" sur le St-Germain-des-Prés, dans lequel les "Pinsons" se faisaient casser du sucre sur le dos. Voici, "à la manière de...", une idée de la discussion que cet article a suscitée:

Premier Pinson, le moustachu: Non, monsieur! C'est méchant, méchant.

Deuxième Pinson, le châtain: En tous cas, c'est pas gentil, gentil.

Michel Roy, l'auteur: (avec douceur) Un journaliste a bien le droit, il me semble, de faire son travail honnêtement, comme il pense...

Dominique, mezzo-soprano qui est aussi pickpocket: C'est vraiment très méchant!...

Michèle François, qui chantait avant son voyage à Paris: Mais que faites-vous de la liberté de la presse, messieurs?

(Entre le journaliste André Roche, publiciste de Ginette Letondal, qui entend "liberté de la presse" et sort aussitôt en clignotant des yeux.)

Premier Pinson, le moustachu: on a jamais écrit de choses semblables sur Félix Leclerc, à Paris...

Une voix, méchante: Oui, mais lui a beaucoup de talent...

Premier Pinson, le moustachu: (écumant) Ça n'a aucun rapport! Frenchie Jarreau, dit "la couette": Messieurs, messieurs, ne nous égarons pas!...

Simone Dussaucy, Française toute gentille et toujours pleine de bonne volonté: Monsieur le journaliste, peut-être y aurait-il eu moyen de trouver au moins un bon mot dans votre "papier"?

Michel Roy, l'auteur: (extrêmement doux) Ah! merde alors! S'il n'y a plus moyen de dire ce que l'on pense, aussi bien ne pas tenir un journal d'idées et

aller travailler pour les "canards" à gros tirage...

(Entre le journaliste André Roche, publiciste de Ginette Letondal, qui entend "canard à gros tirage" et, se sentant visé, sort aussitôt en clignotant toujours des yeux.)

Premier Pinson, le moustachu: (fulminant et plus rouge que jamais) Comment donner notre spectacle maintenant après avoir lu cet article!!!

Dominique, mezzo-soprano qui est aussi pickpocket: c'est vraiment très méchant... bla bla bla... très méchant... bla bla bla... très méchant!

Deuxième Pinson, le châtain: (tout de même sympathique) Tout ceci est vraiment dommage.

Jean-Claude Deret, qui a décidé de se marier parce qu'il a du poil sous le nez: Kout'ou! On m'en a déjà aussi cassé du sucre sur le dos et j'ai pas gueulé pour tout ça!...

Michel Roy, l'auteur: (d'une voix angélique) De toute façon, messieurs, je m'excuse si je vous ai fait de la peine...

Premier Pinson, le moustachu: (fulminant, écumant et de plus en plus rouge) Il est bien temps maintenant!

Dominique, mezzo-soprano qui est aussi pickpocket: Même si cet article avait été écrit à Paris on dirait que c'est "vache"!

(Entre le journaliste André Roche, publiciste de Ginette Letondal qui entend le mot "vache" et, se sentant visé, sort aussitôt en clignotant toujours des yeux.)

Normand Hudon, peintre qui fait des "Christ" en forme d'arbre: (essayant de ramener les choses en exposant clairement un point de vue très sensé) Vous semblez oublier, messieurs Français, qu'en 1793 (!), un certain marquis bla bla bla... et traite des blanches... et bla bla bla... et propriétaires de clubs... et bla bla bla... et bonnes raisons... et bla bla bla... et Suzy Delair... et bla bla bla... et guillotine... et bla bla bla... et système métroque... et bla bla bla... et Joliot Curie... et bla bla bla... et le nez de Camille... bla bla bla... et François Rozet... et bla bla bla... La Poutine... et bla bla bla... et traite des blanches... et bla bla bla... et propriétaires de clubs... et bla bla bla... et Marjane... et bla bla bla... et artistes français de moins en moins populaires au pays. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas?

Et nous avons quitté la pièce grande comme ma main où une dizaine d'artistes de tous genres et de toutes valeurs gesticulaient, criaient, fumaient, maudissaient, trépanaient, se surchauffaient, s'égoïssaient, en un mot qui s'engueulaient.

En passant dans le couloir, nous avons vu, assis sur une caisse de Molson's, le journaliste André Roche, publiciste de Ginette Letondal, qui clignotait toujours des yeux et semblait très malheureux. Nous l'avons rassuré en lui disant que ce n'était pas lui qui était en cause, cette fois... Il a paru étonné et satisfait.

En sautant dans un taxi, nous avons pensé que si le St-Germain-des-Prés avait toujours présenté des "spectacles" de ce genre il ne serait peut-être pas sur le point de devenir un "beer joint"...

(L'Oeil en Coulisse)

L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Bureaux à Chemise 524, Edifice Canada Cement, Montréal (2e); tél.: Lancaster 8592. Imprimé à Beauceville par "Eclairage". Autorisé par envoi postal de deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.
Secrétaire de la rédaction: Michel Roy.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

Sous le signe de la corruption

Bernard Couvrette

M. COUVRETTE a commencé sa campagne électorale à la radio, comme un épicien qui vante l'exactitude de sa balance, tout en gardant son doigt sur le plateau. Il connaît bien la mentalité du comté: sans jamais élever la voix, toujours avec le ton de la plus parfaite courtoisie, il a assuré à ses électeurs et aussi à ses adversaires politiques, qu'il voulait faire une lutte propre et honnête. M. Couvrette a même insisté sur l'importance pour chacun de se rendre au bureau de votation: il veut être l'élu de la grande majorité. Les immigrants qui ne connaissent pas encore nos mœurs politiques doivent être édifiés.

Les faits, les faits vérifiés au cours d'une enquête sur l'énumération ne produisent malheureusement pas les mêmes résonances. Les haute prétentions de M. Couvrette à l'honnêteté se trouvent infirmées dès le départ de la campagne, par les manoeuvres frauduleuses de ses agents électoraux.

Une vérification des listes électorales préparées pour l'élection du 9 juillet dévoile que 4,315 personnes qui figuraient sur la liste de 1952 sont disparues mystérieusement. Par le même sortilège incompréhensible, 4,051 noms ont été ajoutés sur les listes.

La chose était prévue. Ce n'est pas pour rien que l'on a enlevé au parti de l'Opposition le droit de nommer ses propres énumérateurs, pour faciliter la vérification des listes électorales. M. Duplessis peut bien prétendre que le bill 34 constitue une amélioration apportée à la loi électorale. Nous connaissons son cynisme.

Mais quand M. Couvrette insiste pour que la population se rende nombreuse aux bureaux de votation, alors que nous savons que toutes les précautions sont prises pour léser les citoyens d'Outremont dans leur droit de vote; quand M. Couvrette vient nous parler de lutte propre et honnête, comme si toutes ces machinations frauduleuses se passaient à son insu, nous croyons alors que M. Couvrette a de l'honnêteté, une notion qui lui appartient en propre.

Autour et alentour

Consultation nationale

LA campagne électorale en vue de la consultation nationale du 10 août vient tout juste de s'ouvrir. MM. Coldwell, Drew et Saint-Laurent viendront, tour à tour, exposer les problèmes qu'ils jugent essentiels dans les conditions actuelles. Bien que M. Drew ait déclaré, "non sans emportement, que le "10 août est la pire date de l'année", il semble au contraire que cette période soit la plus favorable et la plus juste pour tous les intéressés. Les listes électorales seront dressées avant que les citadins ne quittent les centres urbains pour prendre leurs vacances. Il est permis de croire que la plupart des Canadiens auront déjà pris leurs vacances quand viendra le jour de la votation. En outre, les déplacements s'effectuent plus facilement durant l'été.

On peut se demander quels seront les problèmes essentiels sur lesquels entendent insister les conservateurs et les socialistes. Ces derniers revendiquent constamment un élargissement du programme social, tandis que les Tories croient nécessaire d'amputer les dépenses du gouvernement sans toutefois réclamer une réduction des programmes essentiels: la défense, la santé.

Les taxes sont trop élevées, disent les uns. Elles sont équitables, affirment les autres. Il est entendu qu'il faut payer pour ce que l'on obtient. Les taxes constituent le phénomène inéluctable que les Canadiens devront se résoudre à intégrer dans leurs habitudes de contribuables. La prospérité ne va pas sans certaines obligations. Ainsi, le programme de la santé dont l'expansion inspire confiance à tous les partis doit reposer sur une taxation solide. Les crédits consacrés à la défense demeurent absolument nécessaires tant que la situation internationale ne se sera pas améliorée davantage.

Bref, nous entrons en période

électorale avec le sentiment bien net que tout marche bien. Le slogan "il faut un changement" ne correspond à aucune réalité tangible, si ce n'est une vague tendance à l'abus des dépenses au ministère de la Défense, encore que ces abus ne représentent que des sommes insignifiantes.

Il est souhaitable, enfin, que la majorité ministérielle soit réduite si l'on veut maintenir aux Communes les avantages qu'offre précisément la dualité inhérente au parlementarisme.

Le travailleur et l'habitation

LE Conseil central des syndicats nationaux de Montréal, soucieux d'assurer aux travailleurs le bien-être matériel qui leur est souvent inaccessible, a décidé récemment de constituer une coopérative d'habitation grâce à laquelle plus d'une centaine de maisons seront construites sans que leurs propriétaires n'aient à débours des mises de fonds trop considérables. Car c'est la coopérative qui avancera cette mise de fonds. Les dirigeants de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada se montrent assez optimistes quant au succès de l'entreprise.

Les dirigeants du mouvement observent que l'organisation d'une coopérative de ce genre est beaucoup plus difficile à Montréal qu'à Québec, en raison des facteurs économiques. Dans la vieille capitale, le projet vient d'être mis à exécution et connaît déjà une expansion fort encourageante. La première maison ne compte pas moins de sept pièces, réparties sur deux étages. Les murs blancs sont entièrement recouverts d'amiante. Des maisons pourront ainsi être fournies aux membres de la C.T.C.C. à raison de 37 dollars par mois pendant 20 ans, les frais de construction s'établissant à environ \$6,000 par année.

Il faut dire que les travaux sont exécutés gratuitement, à temps

perdu, par des ouvriers de la C.T.C.C. Dans la région de Québec, dix autres maisons seront bientôt mises en chantier.

À Montréal, la coopérative sera lancée officiellement le 30 juin, après qu'un comité de trois membres aura mené le projet à bien. Tout indique que cette heureuse initiative économique sera couronnée de succès. Et les travailleurs pourront enfin obtenir leurs maisons à des prix raisonnables.

"Pénurie d'eau"

LA conflagration qui s'est abattue sur St-Nérée de Bellechasse, en fin de semaine dernière, remet en question la nécessité des aedueques dans les localités du Québec. Car, une fois de plus, c'est "le manque d'eau" qui empêche les villageois de conjurer la menace assez tôt. En sorte qu'une quarantaine de maisons, un couvent et deux garages ont été la proie des flammes. Tandis que l'on s'employait fébrilement à protéger l'église — qui a été épargnée — il a fallu faire appel aux volontaires des villages voisins. Pendant ce temps, l'incendie exerçait ses ravages.

On note que ce désastre est le cinquième depuis celui de Rimouski, en 1950. Cinq désastres majeurs en trois ans dans la seule province de Québec qui, chaque fois, entraînent des pertes matérielles très élevées, parfois même des pertes de vie, sans compter les difficultés auxquelles les sinistrés doivent ensuite faire face. L'eau est devenue une rareté. Seule la construction d'aedueques adéquats pourrait mettre un terme à cette vague de conflagrations.

EN QUELQUES LIGNES

Charles James Fox, l'homme d'Etat anglais mort en 1806, fut élu au Parlement alors qu'il allait avoir 21 ans.

Il y a cinquante ans, 62 pour cent des Canadiens vivaient dans les campagnes. Aujourd'hui cette proportion a été réduite à 40 pour cent.

La boîte aux lettres

★
Ville Jacques Cartier

Monsieur,
Son Exc. Mgr Coderre, de Saint-Jean, m'a passé le numéro du 2 mai dernier de l'Autorité à cause de votre article sur Ville Jacques-Cartier. Votre dernière phrase était: "Des pères songent à établir un patronage". Eh bien! moi, je suis un père, qui songe presque jour et nuit à Ville Jacques-Cartier, à sa jeunesse et à tous les problèmes de cette ville.

Je vous félicite de votre article et ce n'est pas simplement par politesse. C'est ma conviction que vous avez bien compris la situation, les causes de cette situation, les possibilités, les nécessités, etc.

Chargé par Mgr l'Evêque d'établir une oeuvre pour la jeunesse et pour les non-pratiquants, je suis nommé vicaire au centre de la Ville (et de la pauvreté) c'est-à-dire dans la paroisse Notre-Dame-de-Grâce, pour préparer cette oeuvre. Après avoir vu environ trois cents familles, je crois avoir une opinion sur cette ville. J'ai un projet, un programme: commencer par une oeuvre de patronage pour la jeunesse. Par les enfants, on aura une entrée plus facile chez les non-pratiquants. Pour les grands garçons, on aura besoin d'une école d'arts et métiers, et pour les filles, une école ménagère. La bâtisse de patronage pour les enfants pourrait servir comme jardin d'enfants dans la journée. Ce sont, en quelques mots, mes projets.

La réalisation? Pas d'argent, pas de terrain! A Ville Jacques-Cartier, il n'y a pas de fortune. Le capital devra venir de Montréal ou de n'importe où. Mais qui est-ce qui s'intéressera à une oeuvre en dehors de sa ville?

Pourtant, il y a quelques raisons pour s'intéresser des problèmes de cette ville. Vous l'avez constaté vous-même. Pour moi, c'est ici un terrain fructueux pour les communistes. Les problèmes de religion, d'éducation, d'hygiène, les problèmes sociaux, culturels me tourmentent sans cesse et je ne peux rien faire. Pensez-vous qu'on pourrait faire quelque chose par moyen journalistique?

Père Jacques Van Hoek,
prêtre du Sacré-Coeur

Enseignement du droit

Messieurs,
Je viens de lire votre article sur la Faculté de droit. Je partage entièrement vos vues, ce qui n'est pas le climat favorable à une longue discussion.

Passes-moi, pourtant, la prétention de vous féliciter de la générosité de vos idées et de la largeur de vos vues. Je ne connais pas la Faculté de droit, mais il est bien visible que vous n'y limitez pas vos remarques. J'admire votre courage autant que j'approuve vos idées, et je suppose que vous avez sagement mesuré votre risque. Cette remarque ne doit pas blesser votre orgueil: elle me vient de l'expérience d'un long commerce avec "l'Autorité" de notre Province.

Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de lire ce journal que je ne connaissais pas. Il fait honneur aux lettres françaises de notre continent et de l'autre.

A. C. FLEISCHMANN,
Saint-Jean, P.Q.

Marcel Lafaille

Monsieur,
Vous avez pris une merveilleuse initiative en invitant M. Marcel Lafaille, conseiller municipal, à donner son opinion dans votre journal. Tout le monde à Montréal sait qu'il existe quatre-vingt-dix-neuf conseillers municipaux. Mais bien peu savent quel est exactement leur rôle. Sont-ils simplement pour figurer comme des numéros de porte, ou ont-ils certains pouvoirs?

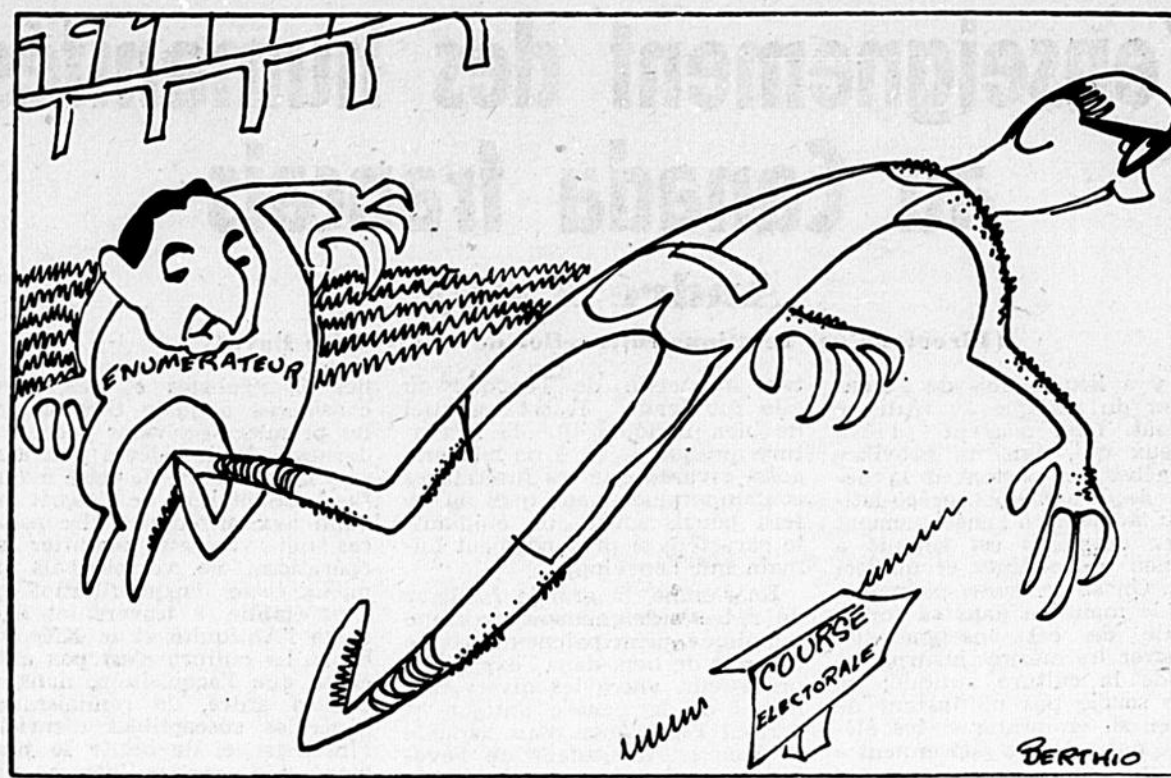
S'il est vrai que la bureaucratie est en train de les paralyser et de les empêcher d'agir, autant vaut abolir ce Conseil municipal, si l'on ne peut se résoudre à assouplir cette bureaucratie. Pourquoi ne pas demander à d'autres conseillers municipaux leur opinion sur cette force que les fonctionnaires opposeraient aux conseillers élus? Pourquoi même ne pas avoir dans votre journal une rubrique régulière où les conseillers municipaux pourraient parler sans contrainte aucune? Pourquoi ne pas inviter les bleus aussi bien que les rouges? Tous ceux qui s'intéressent à la chose municipale ne pourraient rester indifférents à cette rubrique.

Henri POULAIN,
Montréal

Nos billets

Monsieur,
Voulez-vous demander à Mlle Suzanne Barbeau, qui signe des billets dans votre journal, de trouver des sujets plus légers. On dirait qu'elle pense continuellement au suicide. Je ne puis croire à la sincérité de cette poésie morbide. Tout cela sent le fabriqué et l'artificiel.

C'est de la littérature au sens péjoratif du mot; de la littérature qui n'est aucunement apparentée avec la vie. Je parie, d'ailleurs,



Handicap au départ

Revue de la presse

La presse de langue anglaise

Après le couronnement

LES trompettes et les grandes orgues se sont tuées, les feux d'artifice sont éteints, les immenses et superbes gradins ont été de nouveau confiés aux mites leurs shaks. Toutes les cérémonies qui se sont déroulées, au jour du couronnement, dans chacune des villes du Canada, démontrent, écrit le *Globe and Mail*, la loyauté et l'attachement des Canadiens à la Couronne britannique; elles démontrent aussi, continue le même journal, que les Canadiens savent manifester avec entrain et dignité. Mais pourquo, et c'est un bon point pour le *Globe*, les Canadiens ne manifesteront-ils pas autant de ferveur pour célébrer le 1er juillet?

Dans leur enthousiasme quasi sacré, des milliers de Canadiens ont exprimé le voeu que la Reine habite chaque année, pendant quelques semaines, l'un de "ses" royaumes. A notre avis, le *Ottawa Citizen* a versé la douche froide nécessaire en écrivant: "La loyauté du Canada est attachée à la Couronne en tant que symbole de l'unité nationale. Cette loyauté s'attache également à toute personne qui porte la Couronne, mais la présence physique de cette personne n'est pas requise ici, car la fidélité du Canada est essentiellement à une institution."

Duplessis et les élections fédérales

LE *Ottawa Daily Star* s'intéresse de savoir si, au cours des

prochaines élections fédérales, M. Duplessis interviendra personnellement ou s'il se tiendra dans les coulisses? Et l'éditorialiste de répondre qu'il est à peu près certain que M. Duplessis n'interviendra pas "personnellement en personne", bien que ce soit le secret de polichinelle que sa "machine électorale" travaillera à plein pour les conservateurs. Ça, nous le savons déjà, mais nous sommes tout à fait en accord avec le *Toronto Daily Star* lorsqu'il écrit: "L'influence de Duplessis, si prépondérante dans des élections provinciales, ne compte guère dans les affaires fédérales."

Le Commonwealth et la conférence des Bermudes

LE *Telegram* (Toronto) ne partage pas du tout l'enthousiasme suscité, en certains milieux, par l'accord unanime des premiers ministres du Commonwealth aux intentions de Sir Winston d'avoir des conversations directes avec la Russie. Le *Telegram* rappelle que le Président Eisenhower ne favorise pas, pour le moment du moins, ce genre d'entretiens* et l'accord unanime des premiers ministres aura pour effet, selon le journal, d'obliger Churchill, lorsqu'il se rendra aux Bermudes, de faire pression sur les Américains pour qu'ils adoptent une politique qu'ils estiment dangereuse ou pour le moins prématurée. Faut-il envisager l'échec de la conférence des Bermudes et songer déjà au mot de Talley-

rand: "C'est plus qu'un crime, c'est une bêtise."

Pour ou contre ?

LA télévision régie par un organisme responsable au Parlement du Canada? Le *Vancouver Sun* se place à la tête des journaux qui font une campagne violente et pas toujours très honnête pour que le gouvernement accorde à l'entreprise privée la plus large liberté dans les domaines de la radiodiffusion et de la télévision. Merci bien. Au cours des trois dernières années, nous avons pu assister à un nombre suffisant de programmes américains télévisés pour n'en pas vouloir de semblables chez nous. Et nous connaissons assez l'insignifiance, la pauvreté et le mauvais goût des émissions de la radio privée pour souhaiter que la télévision échappe aux marchands de savons et de soutiens-gorge.

Et le mot de la fin

L appartient au *Telegraph-Journal* (St. John, N.B.). Commentant avec humour l'ascension du Mont Everest par les Britanniques, l'éditorialiste demande que l'on ne se réjouisse pas trop vite. Avant de prétendre que c'est là une victoire des démocraties pourries, il serait bon de savoir ce que Moscou en pense, car comment douter qu'un bon moscovite, armé seulement d'un marteau et d'une faucille, n'ait atteint le sommet du Mont Everest, il y a longtemps, longtemps?

J.-P. H.

Destin du Commonwealth

LE gouvernement de Londres réussira-t-il à réaliser le dessein depuis longtemps formé: la mise en place d'un organisme permanent — simple secrétariat, au début — assurant entre les diverses nations qui, à un degré quelconque, relèvent de la Couronne, une coordination des efforts, une coopération autre qu'improvisée? Une personnalité britannique disait devant nous, en décembre: il est étrange que les divers gouvernements du Commonwealth n'arrivent pas à créer des institutions communes comparables tout au moins à celles de l'Organisation européenne de coopération économique, organisation qui fonctionne entre des peuples que ne réunissent point des liens comparables aux liens existant de notre côté. Certes, la présence dans la conférence du Commonwealth du Pandit Nehru, premier ministre de la République démocratique et indépendante de l'Inde, ne facilite point un tel pas en avant vers la consolidation du Commonwealth. Mais l'empirisme, la souplesse d'adaptation du gouvernement de Londres autorisent celui-ci à se targuer de n'être intimidé par aucun obstacle théorique. Après tout, le Commonwealth peut être pris comme communauté politique par les uns et comme simple alliance par les autres. Ainsi devrait-il pouvoir se présenter des formules de compromis.

Longtemps, les parlementaires de Westminster, les dignitaires du parti conservateur, ont cru que le couronnement marquerait la fin de l'activité politique de Churchill; que, peu après, il passerait la main soit à M. Anthony Eden, secrétaire d'Etat au Foreign Office, soit à M. R. Butler, chancelier de l'Echiquier.

que l'auteur de ces billets est jeune et sans aucune expérience. Elle parle trop de sensualité pour y avoir réellement goûté souvent elle-même. Son texte respire plus le désir que la satisfaction.

Une lectrice de Montréal

C'est ce que répétaient plusieurs de nos interlocuteurs en décembre dernier quand nous séjournerions à Londres. Aujourd'hui, sir Winston Churchill a la volonté de rester au pouvoir sans assigner d'échéance fixe à sa retraite. Et cette volonté s'est déjà manifestée assez nettement. Il y a peu de mois, la reine Elizabeth conférerait à l'homme d'Etat la dignité de baronnet. Si celui-ci avait envisagé d'abandonner la politique active, c'est une paire, ce n'est pas une "baronnetcy", qui lui eût été octroyée. Mais sir Winston Churchill n'a pas voulu entrer à la Chambre des Lords parce que, à l'époque actuelle, contrairement à ce qui était de mise à la fin du siècle dernier et contrairement d'ailleurs à la règle toujours existante, il ne peut plus y avoir, en pratique, de premier ministre ne siégeant pas à la Chambre des Communes. Au fond, sir Winston Churchill n'a jamais pensé à s'en aller du ministère sans y être contraint par un reflux électoral du Labour Party.

Il disait à l'un de nos amis, l'automne dernier, à propos de boîtes de pastilles "rajeunissantes" que des admirateurs américains lui envoyaient: "Je les remercie tous mais je ne touche pas à leurs cadeaux. Ce ne serait pas un bon procédé à l'égard d'Anthony". Bien entendu, c'est Anthony Eden qui était désigné. L'ironie de sir Winston, c'est clair, disait le contraire de ce qu'elle prétendait dire.

Il travaille avec acharnement. Sa santé résistera-t-elle au surmenage? C'est probable, disent ses familiers. Il a réformé son régime de vie. Autrefois, dès le réveil, il se gratifiait d'un abondant déjeuner avec poulet et vin blanc. Il n'en est plus là. Le cognac a disparu de son ordinaire, remplacé par du whisky pris à petites doses.

Quelle politique représente-t-il? Nous le saurons mieux après l'entrevue des Bermudes, mais voici ce qui peut être noté sans plus attendre. Pour lui, l'Extrême-Orient, vu sous l'angle du danger communiste, et le Moyen-Orient passent avant l'Europe dans l'ordre des préoccupations. C'est pour cette raison qu'il attache tant d'importance au problème de Suez. Afin d'assurer la paix entre la Russie soviétique et l'Allemagne fédérale, il a suggéré un nouveau recours à la formule du traité de Locarno de 1925. C'est une idée légère, superficielle, et qui ne fera pas son chemin. M. Churchill oublie par trop la faille complète du traité de Locarno au printemps de 1936, lorsque l'Allemagne de Weimar viola ses engagements. Les puissances garantes, l'Angleterre, l'Italie, ainsi que le Conseil de la Société des Nations, garant lui aussi, se dérobèrent aux responsabilités, aux devoirs que le traité de 1925 leur imposait. Pour le reste, M. Winston Churchill languit, il y a sept ans, dans son discours de Zurich, l'idée de l'unification européenne, l'Angleterre restant en dehors, il va de soi. Quand il composa ce discours dont on peut mesurer aujourd'hui les conséquences, sir Winston Churchill était-il dominé par un certain ressentiment à l'égard de la France, reliquat des terribles souvenirs de 1940? Était-ce pour lui une manière de liquider l'Entente cordiale une fois pour toutes? "C'est possible", nous disait récemment un diplomate britannique. Nous espérons qu'à ce sujet, la pensée de sir Winston Churchill n'est pas annonciatrice de l'avenir.

PERTINAX

ONCLE ET NEVEU

—Alors mon oncle, toujours vaillant et à l'ouvrage?
—Oui, mon neveu, et tu sais, j'ai le coffre-fort.
—C'est bien ce que je pensais.

Mon journal

24 MAI. — Il existe beaucoup de faits dans notre histoire qui mériteraient d'être commémorés. L'usage a voulu que ce soit le geste héroïque de Dollard et de ses compagnons qui soit marqué d'une manière spéciale. Il est très juste qu'il en soit ainsi. Au moment où la colonie naissante est menacée dans ses oeuvres vives, quelques jeunes gens hardis décident de se porter aux avant-postes et de risquer le tout pour le tout. Ils devaient périr, mais leur sacrifice n'aura pas été vain. Impressionné par leur courage viril, l'ennemi jugera sage de ne pas s'aventurer plus avant. On a souvent discuté de l'événement et une certaine école s'est employée à diminuer l'importance de l'intervention de Dollard. C'est une mauvaise querelle. Ce que la génération actuelle retient, c'est l'affirmation de courage, c'est la leçon de dévouement à la patrie. Les circonstances ont bien changé depuis cette époque lointaine. Il n'en reste pas moins vrai que les vertus de ces rudes gaillards trouvent encore leur emploi dans le vingtième siècle. Nous devons agir de façon à ce qu'ils n'aient pas honte de nous.

25 MAI. — L'accueil franco-canadien organise ce soir une réunion particulièrement intéressante. Un Belge nous parle de la Belgique, un Suisse, de la Suisse, un Français,

de l'Union française. Trois textes brefs, mais très vivants et bourrés d'informations. A la suite de chaque allocution, un beau documentaire. Il arrive souvent que ces sortes de séances "éducatives" soient le plus détestable amateurisme; il n'en est rien ici. Pour compléter le programme, on avait pensé à un texte sur la province de Québec et nul n'était mieux qualifié que notre ancien confrère Georges Léveillé. A la dernière minute, il a dû s'excuser et l'ami Jean-Marc Léger s'est rebattu sur moi. Quand arrive mon tour, il est déjà près de

par
Roger DUHAMEL

minuit et je ne tiens pas à retenir les gens à des heures indues. Je m'empresse donc d'expliquer qu'il est grand temps d'ajourner. Les auditeurs l'ont échappé belle!

26 MAI. — J'écoute une fois encore une émission particulièrement intéressante de Radio-Canada: Ce qu'ils disent quand vous n'êtes pas là. C'est un forum, dirigé avec une souple autorité par Gérard Pelletier, et d'une formule heureuse. On aborde un problème d'éducation quelconque. Des jeunes gens, garçons et filles d'à peine vingt ans, expriment leur point de vue en toute franchise. Après un quart d'heure de conversation avec l'animateur, c'est au tour des parents d'émettre leur opinion sur la discussion qu'ils viennent d'entendre. Dans les dernières minutes, l'entretien devient général. C'est toujours vivant, rarement indifférent. Les jeunes ne sont paralysés par aucune fausse honte et ils n'hésitent pas à prendre parfois des positions hardies. J'ai toutefois une réserve à inscrire. Ces jeunes gens appartiennent pour la plupart à un excellent milieu, ils poursuivent des études secondaires ou universitaires. Ils parlent un français approximatif, leur diction est lâche, leur vocabulaire extrêmement restreint, ils commencent une phrase qu'ils ne savent ensuite comment poursuivre. S'il s'agissait de personnes mal éduquées, toute remarque de cette nature serait superflue; mais ils sont au contraire les produits de notre enseignement et ils raisonnent très sagement. Que ne soignent-ils pas leur langage!

27 mai. — A l'Académie, c'est la réception de l'historien Marcel Trudel, de l'Université Laval. La réunion a lieu dans l'amphithéâtre de l'Ecole des Hautes Etudes, en présence d'un certain nombre d'invités où l'on reconnaît plusieurs personnalités bien montréalaises. Le docteur Philippe Panneton préside la séance avec son tact habituel; il est suivi par M. Victor Barbeau, qui prononce un éloge délicat et pertinent de l'oeuvre de Mme Germaine Guèvremont, à qui l'Académie remet officiellement sa médaille. C'est au tour du professeur Guy Frégault de prendre la parole pour recevoir le nouvel élu. Il le fait avec cette maîtrise tranchante qui est dans sa manière, d'une phrase ferme et toujours élégante, même si elle se refuse la fantaisie. M. Trudel a cru bon, pour marquer sa prise de possession, de prononcer un long discours. C'est une pièce qui ne manque pas d'intérêt, mais elle gagnerait davantage à être lue. La chaleur de la salle ne favorise guère l'audition d'une

thèse aussi élaborée et qui se situe dans le prolongement de ce qu'on a parfois appelé la pensée groulxiste. Bref, une soirée académique, c'est le contraire qui eût été étonnant.

28 mai. — On publie ces temps-ci des notes et matériaux divers de Victor Hugo, notes et matériaux abandonnés dans ses cartons et qu'il n'a pas lui-même utilisés. Les considérations politiques ne pouvaient échapper à l'ampleur de son génie universel, même si ce n'est pas dans cet ordre qu'il ait accompli ou qu'il ne soit accompli d'avantage. A lire ces brèves notations inspirées par l'événement du jour ou du mois, on finit par constater que le reproche d'intelligence souvent adressé à Hugo était assurément exagéré. Cette accusation traditionnelle et sans doute excessive a dû être la rançon de sa gloire éclatante. Ce n'était pas un imbécile, celui qui jetait d'un trait sur une feuille volante cette phrase qu'il n'a jamais utilisée par la suite: "Savoir au juste la quantité d'avenir qu'on peut introduire dans le présent, c'est là tout le secret d'un grand gouvernement". Une réflexion aussi profonde et aussi juste va beaucoup plus loin que certaines théories en vogue colportées par des commis-voyageurs en idées originales, empressés à débaler une marchandise qu'ils connaissent mal et qui n'est souvent que pacotille au vent.

29 mai. — Chaque année, au moment de la proclamation des grades universitaires, il est d'usage d'honorer certains aînés qui ont accompli une carrière remarquable et utile dans la discipline de leur choix. L'Université de Montréal n'a pas échappé à cette coutume louable. Il n'y a pas eu d'exagération: trois nouveaux docteurs seulement. Il y a un monsieur Mackenzie, un brave homme qui s'intéresse, paraît-il, à faire sauter atomiquement la planète; il y a un monsieur Grégoire qui travaille à nous conserver la santé. Comme quoi il faut de tout pour faire un monde. Mais il y a aussi Mgr Tessier. Le visiteur en chef des instituts familiaux de la province est un animateur infatigable. Ce Trifluvien à la tête lucide et à l'oeil moqueur ne s'est jamais perdu dans les fumées des théories; il préfère agir en pleine pâte humaine, utilisant au mieux les éléments à sa disposition. Scrutant notre passé, il a su dégager certaines lignes de force se prolongeant jusqu'à nos jours. Chez lui, aucun dilettantisme prétentieux et stérile, mais le goût de servir. Son admirable apostolat a été depuis longtemps récompensé par la saine influence qu'il exerce dans les différents milieux qui bénéficient de sa rayonnante activité.

30 mai. — Rédiger son testament, curieuse impression. L'atmosphère de la conversation ressemble à celle des gares océaniques. Ce sont les préparatifs pour le grand départ, pour la traversée définitive. Ce n'est pas, bien sûr, un certificat de décès, mais on éprouve quelque mal à n'y point penser. Voilà comment je souhaiterais que les choses se passent quand je n'y serai plus! Il y a quelque chose d'assez apaisant dans ce détachement; comme un repos anticipé et aussi une certaine distance pour apprécier les êtres et les choses. Nous connaissons tous l'anniversaire de notre naissance; nous avons célébré autant de fois l'anniversaire de notre mort, mais cette date nous demeure inconnue.

M. Pujol, qui vit à Buenos-Aires, ajoute: "L'Argentine n'est pas une "république de bananes" où l'on puisse faire la loi à coups de bombes." — Ici, mon cher Houle, je dois vous avouer mon étonnement. J'avoue d'abord vous avoir lu avec plaisir. Cela me rappelle des discussions du temps passé au Collège Ste-Marie. Mais vous manifestez un goût dangereux pour les bombes et quand vous écrivez: "C'est un fait que les adversaires du justicialisme ont lancé des bombes contre le grand-prêtre de cette nouvelle religion politique. Mais Dieu, que les révolutionnaires sont donc maladroits..." j'hésite à comprendre.

Enfin, Houle, vous en voulez vraiment à la troisième position? — Mais où sont les neiges d'antan? — Auriez-vous aussi du goût pour la mort lente, disons par empoisonnement ou dans une chambre à gaz? — Quand on revient de l'étranger, on éprouve, au contact avec cette nation, la nôtre, qui peut se dire héritière de Nouvelle-France, la sensation d'un corps mort, à tout le moins paralysé. Vous avez dû lire quelquefois, — car vous avez des lettres, et vous lisez, — que l'individualisme moderne a conduit au collectivisme. Le libéralisme a engendré le marxisme. Le capitalisme concret et historique, avec ses abus, a produit un nouvel esclavage. Ce capitalisme concret et ce libéralisme ont particulièrement atteint les forces vives de la nation, la nôtre. Ils ont corrompu, ici comme partout, les rouages de la vie politique. Le socialisme se présente maintenant et le ferment marxiste lève.

Vous en voulez surtout au fascisme! — S'il en est qui font de

l'anti-communisme à la journée, il en est d'autres qui font de l'anti-fascisme. Cela dispense de réfléchir. Mais il importe de le dire, et c'est l'histoire moderne que l'on résume en le disant: Qui refuse l'autorité recevra la tyrannie en récompense. La liberté, bien excellent, est conditionnée à l'autorité et à la vérité. Au delà des régimes individualistes et collectivistes, au delà et non point entre, il y a place pour des Etats relevant d'une troisième conception, situés en une troisième position, de synthèse et de vie.

La vie est dans la synthèse. La vie de cette nation, la nôtre, m'intéresse. Pour se réveiller de sa trop longue léthargie, pour se mouvoir d'une façon autonome, pour vivre, il faut qu'elle se "déchaîne" de l'individualisme, sans s'enchaîner dans le collectivisme. La doctrine organique de l'Eglise peut inspirer un renouvellement. Les formes politiques nouvelles à trouver doivent être vraiment nôtres. Mais l'heure de l'isolationnisme est passée. Et nous ne trouverons d'amis sur la route nouvelle, ni du côté des satellites étatsuniens, ni du côté des satellites russes. Il est, par bonheur, d'autres pays où s'élabore, avec les difficultés et les imperfections humaines, une Cité Nouvelle.

Mon cher Houle, n'adoptez pas le parti de la mort lente. La mort par empoisonnement peut apparaître relativement douce. Elle ne l'est pas toujours. Ne prenez point vos délices dans une chambre à gaz, même si elle est vaste. Car on y meurt vraiment sans grâce.

André DAGENAIS

La bière dont la vente augmente le plus au Canada!

UN PRODUIT DE LA BRASSERIE DOW LIMITÉE

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que MARGUERITE FRANCES WIGGINS, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, s'adressera au Parlement du Canada au cours de la présente ou prochaine session pour obtenir le divorce d'avec son époux CARL PATRICK MACKAY, pour cause d'adultère.

Fait à Montréal, dans la province de Québec, le douzième jour du mois, A.D. mil neuf cent cinquante-trois (1953).

GAMEROFF and FENSTER
Procureur de la requérante,
Suite 1003,
10 quai, rue St-Jacques,
Montréal 1, Qué.

80 mai - 6-13-20 juin 1953.

de KUYPER Blended GIN
La vraie saveur de Hollande
FONDÉE EN 1695 DISTILLÉ AU CANADA

LE CONTINENTAL LIMITE
se vend à
VANCOUVER
Tous les jours il quitte
MONTREAL et dessert
OTTAWA - MINAKI
WINNIPEG - SASKATOON
EDMONTON - JASPER
Il est composé de wagon-lits ordinaires et de wagons-lit-touristes, de chambres duplex, de compartiments, d'un wagon-salon-buffet, d'un wagon-restaurant et de voitures ordinaires.

CANADIEN NATIONAL

Pour comprendre et remédier à

- L'obsession
- Le scrupule
- Les peurs
- La timidité
- L'angoisse

Lisez immédiatement

"La Névrose"

par

André LaRivière

psychanalyste consultant stagiaire des hôpitaux de Paris (1946-1951), de la Société des Psychanalystes de Grande-Bretagne.

264 pages . . . \$2.50

EDITIONS PSYCHOLOGIQUES ENRG.

3426 Avenue Marcell N.D.G., Montréal.

Tél. : HU 8-4312

Peron et l'Argentine

(suite de la page 1)

Travail convoquent leurs partisans, selon la coutume du régime, à une grande manifestation populaire sur la Place de Mai. C'est au cours de cette réunion à laquelle assistaient plusieurs centaines de milliers de "peronistes" qu'eut lieu l'attentat, geste de répit qui n'avait même pas l'excuse, si excuse il pouvait y avoir, de l'efficacité.

"Le miracle, c'est que Buenos-Aires n'ait pas été mise à feu et à sang par les colonnes de prolétaires exacerbés qui prirent d'assaut les sièges centraux des partis d'opposition et le Jockey-Club, lieu de rendez-vous préféré de l'aristocratie de la vacche". Et s'il est une leçon à tirer des événements du 15 avril, c'est bien que la patience populaire a des limites et que ces curieux démocrates qui emploient la famine et la bombe contre les élus de la majorité seraient sages de ne pas exciter plus longtemps le "toro".

"Pour contrecarrer définitivement la manoeuvre, le président et la Confédération Générale du

ENROLEZ-VOUS DÉS AUJOURD'HUI DANS VOTRE ARMÉE

Depôt des effectifs No 4
772 ouest rue Sherbrooke
MONTREAL P.Q.

Depôt des effectifs No 3
Casernes Connaught
3 côté de la Citadelle QUÉBEC P.Q.

Depôt des effectifs No 13
Wallis House, angle Charlotte et Rideau
OTTAWA, Ont.

les lettres

J'ai rencontré Jean Hougron Grand Prix du roman de l'Académie Française 1953

Paris, Jean Hougron n'est qu'un passant dont les minutes sont comptées. Mais pour l'A.F.P., au bureau de Saïgon de laquelle il s'honore d'avoir naguère appartenu, il a bien voulu prolonger de 24 heures son séjour. Il a fait mieux : c'est à mon bureau de la Place de la Bourse qu'il m'a rendu visite, heureux de se retrouver dans l'atmosphère de travail intense et de chaude camaraderie qui règne dans les salles de rédaction et qui fut un temps celle où il vécut. Prétente aussi à une évocation des pénibles conditions de travail à Saïgon, et des mérites des collègues qui "tiennent" sans défaillance depuis plusieurs années.

Jean Hougron est un homme heureux : il affirme que c'est parce qu'il a pu toujours faire ce qu'il voulait — études, professions diverses, voyages, travaux d'écrivain, mariage, etc... quelquefois sans avoir longtemps à l'avance médité les changements d'orientation qu'il a donnés à sa vie. Avait-il une vocation d'écrivain à succès ? Il n'y croyait pas lorsqu'il a commencé, en Indochine, à noter au jour le jour les observations qui ne pouvaient échapper à son regard aigu et perspicace de reporter.

Tout de même, quand il eut accumulé un considérable stock de ces notes quotidiennes, il eut un jour l'idée d'en "tirer quelque chose". Serait-ce une étude géographique et sociologique, un ouvrage politique sur les relations franco-vietnamiennes ou un travail littéraire ? Il n'en savait rien, mais entreprit le dépouillement et la rédaction de "quelque chose" qui devint un gros roman de plus de 600 pages, "Tu récolteras la tempête".

Laissons ici la parole à son éditeur : "Un jour, dit-il, nous avons reçu de Dreu, un énorme manuscrit, mal tapé, presque illisible, accompagné d'une lettre signée d'un nom inconnu. L'écriture en était presque enfantine. Le tout, d'aspect peu engageant, fut classé en attente, sans être lu. Quelques semaines plus tard, une nouvelle lettre de même apparence, du même signataire, rejoignit la précédente au dossier. Encore quelques semaines plus tard, une troisième lettre rappelait l'envoi du manuscrit et demandait une réponse "à transmettre à son fils en Indochine". Alors, on lut le manuscrit, et on reçut un coup : c'était si neuf, si direct, si incisif que, sans attendre davantage, on partit en voiture pour Dreux, chez la vieille maman de Jean Hougron, la veuve de l'employé de la S.N.C.F., lui dire que le livre de son fils serait édité, et obtenir son adresse indochinoise en vue de quelques arrangements du manuscrit. Ainsi parut, en 1951, le premier roman d'un jeune inconnu, tome premier de la série intitulée "La nuit indochinoise" qui en comportera cinq et dont quatre sont déjà publiés. Les trois premiers, "Tu récolteras la tempête", "Rage blanche" et "Soleil au ventre", ont largement dépassé une vente de cent mille exemplaires; le quatrième, "Mort en fraude", qui vient de paraître, a valu à son auteur le Grand Prix du Roman de l'Académie Française.

Heureux jusqu'ici dans sa carrière d'écrivain, après avoir été professeur, commerçant, planteur, journaliste, Jean Hougron, à 30 ans, entend bien ne pas y renoncer. Mais il lui faut trouver de nouveaux sujets de roman qu'il affirme ne pas savoir découvrir en France. Dès qu'il aura terminé "Les Asiatiques", cinquième et dernier volume de "La nuit indochinoise", il repartera vers un autre continent, l'Afrique, cette fois : Dakar, Brazzaville, le cœur de l'Afrique Noire, le Kenya (qu'il connaît déjà un peu), Zanzibar, Le Cap peut-être. En travaillant dans les conditions les plus normales du colon, ainsi qu'il le fit en Indochine (cette fois, il projette l'organisation d'une entreprise de transport poids lourds : "Je suis très bon conducteur de camion sur les routes de la brousse", déclare-t-il), il amassera, selon les mêmes principes d'observation personnelle et de notations quotidiennes, une nouvelle documentation dont il es-

gnera aussi "tirer, un jour, quelque chose". Mais bien qu'il affirme préparer cette longue étude africaine sans plus d'idées préconçues qu'il n'en avait en partant pour l'Asie, il avoue pourtant que sa préoccupation dominante est celle des relations entre Européens et indigènes. Son expérience asiatique, dans les villes et dans les villages lui a montré le déclin du prestige des Blancs. Il croit en avoir décelé certaines raisons qui, s'il ne les dénonce pas expressément dans ses romans, y sont cependant suffisamment évoquées en demi-teinte pour que le lecteur comprenne : selon Jean Hougron, contrairement à l'opinion générale, la mission de l'Européen n'est pas terminée lorsque l'indigène a appris à lire et à être vacciné; elle doit se poursuivre longtemps, jusqu'à ce que soit peu à peu rétréci, sinon comblé, le fossé qui sépare la logique cartésienne de l'Européen de cette autre logique faite d'enchaînements traditionnels souvent millénaires, qui est celle de l'Asiatique. Si le Blanc ne reprend pas la plus haute conscience de sa mission en Asie, s'il continue à considérer la colonie comme un pays à exploiter où l'on peut, en quelques années seulement, gagner facilement une fortune, sans avoir à remplir aucune obligation envers l'Asiatique, sans tenter de rapprochement — alors, l'Europe perdra définitivement l'Asie, la France verra l'Indochine se détacher de la métropole.

La cruelle actualité de la guerre d'Indochine fait que les problèmes évoqués par Jean Hougron sont communs à tous les Français. Il ne nous appartient pas de dire ici s'il a tort ou raison. Ce qui est caractéristique — et c'est ce qui fait le prix de son oeuvre, en dehors des qualités d'écriture qui rendent le son authentique de la vie et de l'expérience personnelle — c'est que des problèmes moraux et sociaux de cette importance se soient imposés avec tant de force, dès ses débuts, à un romancier exceptionnellement doué sans doute, à qui ils ont inspiré une oeuvre littéraire ayant en même temps une indéniable valeur de document. Pour peu que ses observations africaines viennent rejoindre ses conclusions asiatiques, on peut prédire à Jean Hougron qu'elles provoqueront au moins autant de commentaires que sa "Nuit indochinoise."

Rachel GAYMAN

Selon Rex Desmarchais

Le vrai drame de nos romanciers

L'HOMME est remarquablement sympathique. Il se laisse aborder et cause sans entraves. Les années ont conféré à ce visage une indéfinissable pureté que l'on ne parvient pas à saisir. Car, au milieu de telle discussion, les traits s'accusent, le regard devient inquiet, les gestes hésitent. Cette conversation que nous eûmes, dans le bureau d'une école, laisse une impression de douceur. Rex Desmarchais conserve fièrement un défaut : il ne peut pas être méchant.

On l'a dit à maintes reprises : Desmarchais est le pionnier du roman psychologique d'expression française au Canada. Mais, de lui, le grand public connaît surtout ses critiques dans lesquelles il s'est toujours efforcé de "rendre justice" au créateur. Mais ce ne sera jamais suffisant car — et c'est lui qui parle — "deux pages de critique ne pourront jamais valoir 300 pages de création". Cette opinion, qui représente beaucoup plus un sentiment qu'une idée, recrute ses meilleurs tenants parmi les écrivains. Mieux que d'autres, ils connaissent les faiblesses de la critique. Avec une certaine amertume, M. Jean-Charles Harvey le rappelait dans *Le Petit Journal* du 7 juin.

Pourtant, Rex Desmarchais ne se nourrit pas d'illusions. "C'est une bien modeste situation que celle de notre roman dans l'ensemble de la vie canadienne-française. Et la vie intellectuelle toute entière du Canada français n'est pas un phénomène à troubler les constellations". Voilà ce qu'il soutenait récemment à la tribune des Arts et des Lettres de Radio-Canada.

Si l'on interroge Desmarchais sur la condition actuelle de notre littérature, en particulier sur le cas de ses confrères qui se nomment Charbonneau, Elie, Langevin, Grignon, Choquette, Jovette Bernier, Germaine Guévremont — il répondra ceci que M. Alfred DesRochers avait déjà laissé entendre ici même :

— Nous voulons tous faire de la littérature, concevoir des essais, écrire des romans, réfléchir et lire. Seulement voilà : la vie quotidienne nous accapare beaucoup trop. Nous avons tous des occupations très précises. Pour l'un, c'est la radio; pour l'autre, c'est la télévision; pour moi, c'est le fonctionnarisme. Bref, la nécessité du gagne-pain l'emporte finalement sur le reste. On travaille, certes, mais non pas comme on voudrait. Les conditions sont rarement favorables.

Et si l'on insiste en objectant que la radio et la télévision — loin de paralyser la création littéraire — paraissent, bien au contraire, la stimuler ou, du moins, la rendre plus accessible aux masses, Desmarchais lancera cette phrase :

— On dira ce que l'on voudra sur les bienfaits de la radio et de la télévision, mais je crois et je continuerai de croire que

l'écrivain est celui qui écrit des livres. La radio constitue un heureux moyen de communication, mais ne remplace pas le livre.

— Quel est donc le drame de l'écrivain, du romancier ?

— Le vrai drame de notre romancier, ce n'est pas de découvrir une langue nouvelle (il dispose d'une langue qui a fait

qucs. Pour ma part, j'ai toujours aimé écrire sur les ouvrages que j'aime. Je n'ai jamais écrit pour le plaisir de démolir. Je serais heureux si tel article pouvait seulement donner le goût de le lire. On me reproche parfois de me cantonner dans les choses françaises, de négliger surtout la littérature étrangère (américaine, scandinave, russe). J'avoue

Gide et Valéry, Sartre et Camus. Oui, les romans et les pièces de Sartre m'ont beaucoup impressionné. Il est bon que les écrivains canadiens-français fréquentent ces auteurs afin de se départir de cette habitude assez déplorable qui consiste à exagérer les sentiments et les idées, faute de précisions dans les mots et le style.

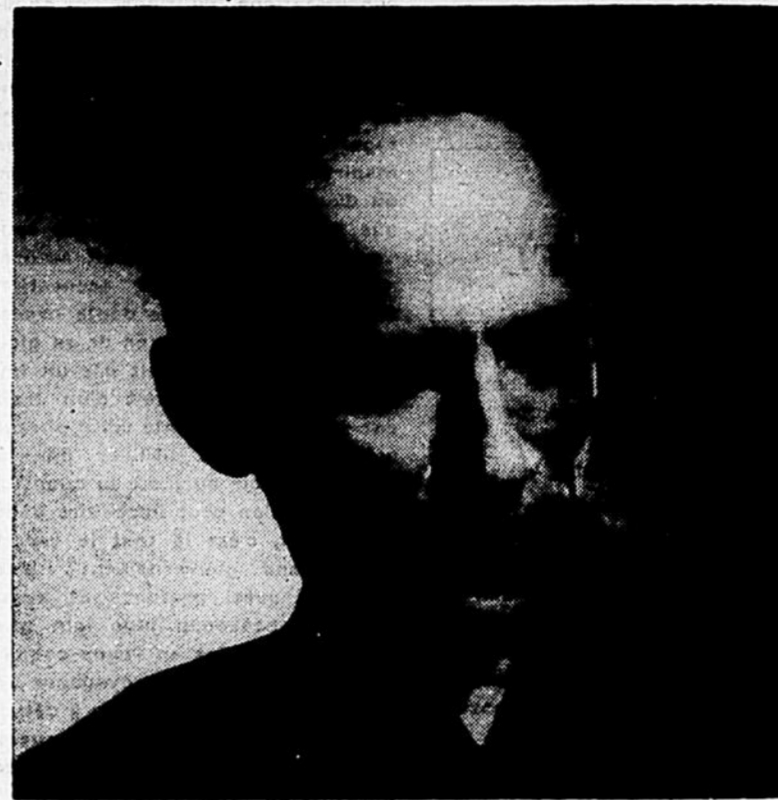
— On entend souvent d'amères reproches à l'endroit des critiques et des écrivains : vous êtes trop français, vous cherchez trop à imiter les Français, vous ne lisez que les auteurs français. Que pensez-vous de cela que l'on appelle souvent le "colonialisme littéraire" ?

— Nous écrivons et pensons en français. Il est normal que nous cherchions nos modèles en France. On ne peut tout de même pas échapper au génie français. Les grands maîtres sont encore en France. Personne ici ne les a encore remplacés, même si l'on a toujours à la bouche ce mot de "décadence" en parlant de la littérature française.

— Nous avons, au Canada, un nombre respectable de bons peintres et de bons sculpteurs, capables d'exposer partout et de nous représenter avec un certain honneur. Où sont donc les écrivains qui pourraient en faire autant ?

— La culture n'est pas essentiellement au peintre et au sculpteur pour réaliser de grandes choses. Mais, pour l'écrivain, qui manie le langage, le problème se pose tout autrement. Le langage tient trop à l'esprit pour qu'on puisse produire une oeuvre littéraire tout en étant inculte. L'essentiel, c'est que l'état présent n'interdise pas tout espoir. Et, somme toute, il permet de ne pas désespérer.

Michel ROY



Tristan Corbière

"Voir Naples et..."

Le poète des "Amours Jaunes" avait un nom prédestiné : La corbière, c'est le liseré des côtes hantées par la contrebande et la quête des épaves. Et Tristan, c'est toute l'histoire d'une âme de flibustier dans un corps malade, histoire d'un pauvre amour, histoire d'un rire faux. Le jeune homme déguigné qui passait ses jours dans un canot, qui foulait avec amertume les pavés jadis résonnants des bottes corsaires, le poète de la mer bretonne et des parfums de lavande, a détesté cette Italie tant chantée, tant glorifiée.

Il se sent mal à l'aise sous son ciel trop lumineux, et ses yeux habitués aux grisailles de Roscoff, souffrent à crier, des couleurs violentes. Il ne voit que l'emphase de ce peuple latin, que la pauvreté de ces vieilles villes. Partout où il passe, à Naples, à Rome, à Capri, il laisse une terrible réputation. Il fréquente les auberges pour en barbouiller les murs d'affreux portraits, dans les rues, il fait concurrence à l'industrie nationale, et tend la main en chantant des airs bretons, la viole en sautoir. Excédés, les Napolitains expédient plus loin cet étranger qui vient disputer leur gagne-pain, et Tristan échoue à Rome en plein Carnaval.

Déjà, il avait cinglé la baie du Vésuve de toute sa morgue cruelle...

Je venais pour chanter leur illustre guenille
Et leur chantage a fait de moi-même un haillon
Effeuillant mes faux-cols l'un d'eux m'offre sa fille
Effeuillant le faux-col de mon illusion!

Le voici dans la ville sainte, la ville des traditions, ce qu'il excède le plus au monde. Il avait scandalisé les Bretons en refusant l'hospitalité bourgeoise familiale, en couchant chez les misérables pêcheurs, en prenant ses repas au petit bistro, mais il prépare aux Italiens la plus grosse farce de sa vie.

Par esprit de révolte, il veut un plaisir grossier sur une terre de brillante histoire et de dévotion. Et puisque l'heure est aux déguisements, lui qui n'a cessé de se travestir, a choisi, ce soir-là, la moquerie la plus susceptible d'effaroucher : un horrible visage peint, deux grands yeux ouverts levés au ciel, dessinés au-dessus des sourcils; sur la tête, la mitre épiscopale. Le tout

relevé d'un habit ridicule et pour clore cette image diabolique : à la main, un ruban rose traînant un petit cochon tout aussi rose...

L'effet dépasse les espérances du poète qui se voit hué par la foule poursuivi à coups de pierre et n'a plus qu'à s'enfuir pour ne pas succomber.

Il retourne vers la mer grise, les vieilles pierres du pays de son enfance aux bruyères chères. Il iste laid, faible, incompris et plus que jamais se vautre dans la moquerie, les visions de perpétuelle laideur.

Puis il connaît Marcelle. Il la suit dans sa chambre exigüe rue Montmartre. Alors commence une vie de bohème noctambule à laquelle il ne résiste pas longtemps malgré cette fille prévoyante, attendrie, pleine de soin et d'amour mais dont l'anxiété ne cesse de grandir devant cette santé qui périclite de jour en jour.

Elle essaie en vain de l'arracher à cette vie qui le ruine, il lui répond :
Oh ! la belle mort ! Ecoutez-moi ça :
Je me suis tué pour tuer le temps.
Je te lègue tout : comme fin de compte
Je laisse après moi : vingt ans, dont 20 francs.

Il faut le transporter dans une clinique. Il trouve encore la force d'écrire à sa mère : "Ma mère, je ne vais pas mieux, je vous en demande pardon. Je suis maintenant à Dubois, du bois dont on fait des cerueils..." Cette mère qui n'a jamais compris à ce fils de génie le fait ramener dans la maison paternelle à Morlaix. Dans ces dernières heures de souffrance, il reste le même dédaigneux de toute sentimentalité et plus que jamais, c'est l'homme au rire jaune... Il écrit à l'un de ses bons amis de Roscoff : "Venez vite... je veux vous revoir..." Ce dernier se précipite à Morlaix auprès du moribond. Corbière lui tend la main, son regard s'illumine, puis brusquement : "Je vous ai vu, c'est tout ce que je voulais. Fichez-moi le camp, demain je n'y serai plus."

Il s'éteint le lendemain, ignoré, incompris et l'état civil Morlaix porte cette simple mention... "est décédé dans la demeure de ses père et mère, le nommé Edouard Joachim Corbière, sans profession".

Marcelle BAZZANA

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

Fondée depuis deux ans, LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE est une revue d'intérêt général qui paraît six fois par année en livraison de 80 pages et publie des textes de bons écrivains canadiens et étrangers. Elle n'est l'organe ni d'un parti, ni d'une école, ni d'un cénacle, et elle laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs textes. Elle a été saluée dès ses débuts comme une revue importante, indispensable à qui veut suivre le mouvement des idées et les tendances vivantes de la littérature et des arts du Canada.

La revue est en vente au numéro dans les librairies au prix de 50 cents l'exemplaire. L'abonnement est de \$3 par année. Les abonnements de soutien de \$5 et en plus sont reçus avec reconnaissance.

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

offre en exclusivité une réédition, augmentée et mise à jour, de tous les ouvrages linguistiques de PIERRE DAVIAULT. Cet ouvrage entièrement nouveau est une refonte fort enrichie de trois ouvrages épuisés depuis longtemps : L'expression juste en traduction, Questions de langage et Notes de Traduction.

A l'usage des Canadiens, il complète les dictionnaires et ouvrages linguistiques publiés à l'étranger, car il a pour objet d'étudier avant tout les problèmes de langue propres au Canada. Il sera un outil d'une grande utilité aux traducteurs français-anglais de tout pays.

Directeur : Pierre Daviault
Secrétaire général : Lorenzo Masson
Comité de rédaction : René Garneau, Guy Sylvestre, Jean-Pierre Houle, Roger Duhamel

BULLETIN D'ABONNEMENT

La Nouvelle Revue Canadienne
CASE POSTALE 614
OTTAWA (CANADA)
Veuillez m'inscrire pour un abonnement régulier de soutien... et trouver avec la présente mon chèque au montant de \$3—\$5—\$10— (biffer les mentions inutiles.)
NOM
ADRESSE

Jean Hougron: "Mort en fraude"

DANS ce cycle intitulé "La nuit indochinoise" dont le plus récent volume, "Mort en fraude" (1), vient de lui valoir une des plus hautes récompenses littéraires existant en France, Jean Hougron nous avait habitués à des personnages burinés, à des situations haletantes. "Mort en fraude" ne nous déçoit pas : ce roman est mené avec une vivacité pleine de maîtrise, et nous jette en plein drame dès ses premières pages. On a rapproché le jeune romancier Jean Hougron de Georges Simenon, et, en effet, il a avec lui des traits communs qui (sans exclure le moins du monde sa très personnelle originalité) se manifestent particulièrement, nous semble-t-il, dans son oeuvre la plus récente. Comme Simenon, il ne commente pas, n'explique pas ses caractères, qui se dessinent d'eux-mêmes; comme Simenon, il laisse l'action se dérouler, entraîne le lecteur; comme Simenon, enfin, il a le don particulier de créer une inoubliable atmosphère.

Celle de "Mort en fraude", celle des trois romans qui l'on précédé, c'est celle de l'Indochine contemporaine.

Un jeune Français, Horcier, s'embarque pour cette Indochine où il a trouvé un emploi. Mais à la veille du départ sa soeur l'entraîne dans une aventure dont il mesure à peine les ris-

ques et les conséquences : il s'agit de trafic de devises. Ces devises, qu'il s'est chargé de remettre à son arrivée à des trafiquants, disparaissent en cours de route. Et dès ses premiers pas en Asie la bande qui l'attendait se jette à ses trousses pour l'abattre, le jugeant coupable de cette disparition. Adieu l'emploi : Horcier fuit sur cette terre inconnue, s'échoue chez une petite Eurasienne, Anh; elle a pitié de lui et l'emène dans sa famille, une pauvre famille paysanne au coeur de la Brousse, en un misérable village ravagé par la guerre.

Dans ce milieu désolé, Horcier se sent rapidement pénétré par la commune misère des hommes. Il trouve un but à sa vie si étrangement brisée : il entreprend de sauver ce village, de tirer de leur détresse ces hommes, ces femmes, ces enfants — survivants provisoires des massacres des "Viets" — et, au milieu des périls, surmontant les difficultés en apparence insurmontables, il y parvient, en sauvant la province tout entière dont dépend ce village.

L'accomplissement surhumain de cette oeuvre le ramène à Saïgon. Il a le temps d'y apprendre son succès. Mais les trafiquants n'ont pas oublié, et, au coin d'une rue, une rafale de mitraille... "Il mourut presque

immédiatement, sans avoir prononcé une seule parole."

On pourrait penser que ce roman, ainsi sèchement résumé, est un roman "d'aventures", avec héros traditionnellement grandiloquent, belle héroïne parée du double prestige de l'Europe et de l'Asie, amours héroïques aussi.

Il n'en est rien. Si l'aventure violente et tragique en est la toile de fond, c'est avant tout un roman psychologique, et d'une psychologie qui se construit sous nos yeux à petites touches discrètes. Horcier ne déclame pas, il agit. Si Anh, qui est une dure et sombre fille, ce qui se conçoit, est peu à peu conquise par son protégé, devenu protecteur, si lui-même éprouve quelque tendresse pour cette jeune femme qui partage avec lui l'aventure, c'est à peine suggéré. Une sorte de retenue plane d'un bout à l'autre sur cette oeuvre dont le cadre ne répond pas davantage à l'exotisme conventionnel : la boue des rizières, la vase des marais, les brumes humides imprègnent des paysages où rôdent des animaux étranges, des paysans apeurés, les mortelles patrouilles des "Viets"...

Un très beau roman, baigné de fraternité humaine en dépit des brutes qui hantent ses pages.

Huguette GODIN

(1) Domat, éditeur, Paris.

Les Beaux-Arts Deux aspects de Toulouse-Lautrec



London's Festival Ballet

Le 1er Mai Musical de Montréal aura consisté en un concert de l'Orchestre de Boston sous la direction de Pierre Monteux, quatre représentations du Metropolitan Opera de New York et trois spectacles de London's Festival Ballet. Ces derniers spectacles présentèrent à l'Amérique une troupe anglaise formée en 1950 par le célèbre danseur Anton Dolin. Le London's Festival Ballet a fait, en trois ans, moins de bruit que les deux compagnies du Sadler's Wells. Nous ne savions pas exactement à quoi nous attendre lorsqu'on apprit sa venue.

La troupe a suscité à Montréal le plus vif intérêt. Les trois spectacles qu'elle présenta au Forum, avant une brève tournée canadienne qu'elle interrompit pour rentrer en Angleterre prendre part aux manifestations du couronnement, furent d'une haute tenue artistique. Anton Dolin, désormais, peut être fier de la troupe qu'il a ainsi organisée en si peu de temps et dont il demeure le premier danseur. Le corps de ballet fonctionne magnifiquement, avec une précision exemplaire. On compte parmi les premiers danseurs et ballerines de véritables artistes: Mlle Nathalia Krassavskaya, Mlle Sonia Arova, M. John Gilpin, M. Oleg Briansky, M. Vassilie Trunoff.

Le répertoire est fort orthodoxe. Point d'audaces, point d'innovations. Cela est dommage. Une jeune troupe ne pourrait-elle se permettre d'être jeune et bien de son temps? On retrouve les classiques de la danse russe: "Lac des Cygnes", "Giselle", "Les Sylphides"; quelques œuvres terriblement démodées dont il faudrait un jour se débarrasser: "Schéhérazade", "Le Spectre de la Rose"; des classiques du ballet moderne: "Petrouchka", "Le Beau Danube" de Massine; deux créations récentes: "Concerto Grosso en ballet" de Lichine et "Symphony for fun" de Charnley.

"Giselle" fut admirablement dansée par Mlle Krassavskaya et M. Dolin. Ce dernier est fameux dans le rôle d'Albrecht. Au deuxième acte, surtout, il l'intensifie d'une grande expression dramatique. Dolin demeure, avant tout, un danseur romantique. Ce rôle lui sied donc à ravir. Les "Sylphides" de la jeune troupe anglaise furent médiocres: peu de coordination, point de continuité dans les divers morceaux.

Dolin devait danser le rôle de Petrouchka dans le ballet de Stravinsky et Fokine. Il fut retenu au lit par la maladie. Malheureusement pour lui, certes, mais heureusement pour Keith Backett qui le remplaça à merveille et se tira avec un rare bonheur d'un rôle écrasant. Ce ballet ne serait-il pas le chef-d'œuvre de la danse russe? Jamais chorégraphie et musique ne furent à un tel point unis par une même pensée géniale et une même richesse d'invention.

Parmi les œuvres qui retiennent particulièrement l'attention, mentionnons le "Pas de Quatre" de Dolin. L'argument en est exquise: Dolin imagine un récit groupant quatre danseuses célèbres du passé qui furent aussi des rivales: Marie Taglioni, Lucille Grahn, Carlotta Grisi, Fanny Cerrito. Chacune exécute son petit numéro, puis se retire en saluant profondément sa suivante. Tout cela, dans une manière hautement ironique. Ce qui frappe, surtout, dans ce ballet, est l'incessante grâce des mouvements, la délicate élégance des postures. Pas une attitude dans cette œuvre qui soit grotesque. Et Dieu sait si, dans le ballet russe, certains tours ou sauts peuvent l'être! Mlles Krassavskaya, Arova, B. Wright (aux si admirables proportions) et N. Rossana furent les ravissantes interprètes de cette merveille.

Le grand pas classique de "Don Quixote", confié à Mlle Avora et à M. Briansky, fut également dansé avec un certain cynisme aimable qui, tout en assouplissant sa chorégraphie rigide, la dépouille de sa grandeur souveraine. C'est évidemment la nouvelle manière de voir de notre monde du ballet si loin de celui de Diaghilev.

Le "Concerto Grosso" de Lichine, sur la magnifique musique de Vivaldi (Concerto Grosso en ré mineur) n'est pas un moindre réussite que le "Petrouchka" de Stravinsky-Fokine, quoique dans une veine différente. Depuis quelques années, on fait beaucoup de ces ballets abstraits que les danseurs exécutent en costumes de travail. "Interplay" en était un, "Symphonic Variations" un autre. La danse, lorsque située dans de simples rideaux, sans décors, s'allie plus étroitement à la musique. L'œil n'est pas distrait par l'intrigue à suivre, des accessoires à étudier. Il observe la chorégraphie en entendant mieux la musique. Heureuse formule qui permette l'emploi d'œuvres musicales sérieuses.

Paul ROUSSEL

Théâtre pour enfants

NOUS étions cinq, Monsieur: c'était toute la troupe et toute la famille! A l'instar du mime Debureau, racontant à un journaliste (par la voix de Guity) l'histoire de ses débuts, c'est ainsi que Guy Messier se relate la genèse du théâtre pour enfants dont il est le directeur. En effet, ils sont cinq dans ce Grenier magique, même s'ils ne mangent pas plus que quatre et se démentent comme dix.

Il y a d'abord le pirate Maboul (André Loiseau), une espèce de grand escogiffe loufoque, qui bondit héroïquement de sa boîte à surprises à la moindre provocation.

Son antagoniste et souffredouleurs est le clown Fafouin (Guy Messier).

Pour le délice des petites filles, il y a Fanfreluche, une poupée grandeur nature, dont les grâces raides sont merveilleusement mimées par Kim Yaroshevskaya, une authentique ballerine, par surcroît authentiquement russe.

Vient ensuite un élément statique (j'allais dire stic-lac) de bon aloi: c'est la vieille horloge grand-père, percluse, enroutée et sourde comme trois pots, renommée Gudule.

Il y a enfin la mère Michel (Hélène Plaisance), accorte, ragote et besogneuse. Dans une excellente pantomime, sur la musique de l'Apprenti Sorcier, elle finit par perdre son balai et toute contenance, renonçant à faire le ménage dans un grenier peuplé d'objets par trop remuants et indociles.

Et je cite en dernier lieu (car ils sont six en vérité) le régisseur (Pierre Pelletier), qui s'agitote obscurément dans la coulisse, fabricant tour à tour, et pas toujours à contretemps, le tonnerre, les roulements de grosses caisses et la pluie ou le beau temps.

Sans vouloir jouer sur les mots, le directeur et les interprètes s'accordent à dire que leur spectacle est encore dans sa première enfance. Mais c'est évidemment une question budgétaire plutôt que de mise-en-scène. Car il s'agit d'abord d'établir le Grenier sur une base permanente, en multipliant les représentations, jusqu'à limiter aux samedis et dimanches, en la salle des Compagnons.

A. P.



"The Star"

Il est toujours pénible de vieillir. Surtout au cinéma. Rien n'est plus émouvant qu'une étoile qui pâlit, qui s'accroche obstinément à son personnage, s'agrippe à sa jeunesse envolée, refuse de vieillir, c'est-à-dire d'entrer au "garage", le garage du destin...

Bette Davis est assurément une très grande actrice. Elle comprend. Elle est subtile. Elle est vraie. Elle domine la caméra, maîtrise magistralement les situations qu'elle sait rendre désolantes, occupe l'écran, le traverse et nous atteint.

Ce n'est pas que *The Star* soit un grand film. Il est tout juste assez bon pour permettre d'admirer Bette Davis qui incarne l'actrice Margaret Elliot à son déclin, s'abreuvant à la névrose de sa gloire, avec la même assurance que 20 ans plus tôt, en y mettant autant d'énergie à survivre qu'elle en avait mis à conquérir les publics anonymes.

Mais l'idée n'est pas nouvelle. D'autres réalisateurs ont su l'exploiter, et mieux. C'est une tragédie que l'on sort du tiroir, à tous les deux ans.

Malgré les faiblesses évidentes

du dialogue, Bette Davis en sort victorieuse. Car plus que les mots, il y a les intonations de voix qui nous renversent toujours. C'est une affaire de ton, de physiologie, de regards, de démarches.

Au moment précis où elle quémantait des rôles de jeunes premières, voilà qu'on lui offre, au bord de l'abîme, celui de l'actrice qui vieillit, celui de sa propre vie, dans toute sa misère et sa grandeur. Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle comprît, pour qu'elle rentrât chez elle, ou plutôt chez le jeune homme qui l'hébergeait après sa faillite financière. Elle ne jouera pas le rôle de sa vie. Ce serait trop.

Quand à cet homme qui prétend tout lui devoir parce que jadis Margaret Elliot lui fit obtenir le rôle qu'il convoitait, il est terriblement tendu avec son air de détente. Sterling Hayden s'en tire assez bien. On lui passe un certain nombre de maladresses en songeant qu'il joue auprès de Mme Davis, et le voilà qui devient sympathique. Sympathique parce que la femme qu'il aime ne l'aime pas. (Au Palace).

INTERIM

Télévision

LA semaine de cette fin de juin s'annonce d'une variété toute particulière aussi bien dans les programmes réalisés en studio que dans les prises de vues extérieures. En plus des programmes originaux hebdomadaires, C.B.F.T. nous propose deux ballets prometteurs. Le premier, mardi le 23, de 7 heures 45 et 8 heures, produit par Jean-Yves Bigras qui a pour titre "VISION", chorégraphie de Yone Kviety, interprétée par cette danseuse, Alexander Mc Dougall et Beroute Nagys.

Le second ballet, sera présenté samedi 27 juin de 9 heures à 9 heures 30 par Jean Boisvert sur une musique de Prokofiev. La Montréalaise bien connue Ludmilla Chiriaeff en assure la chorégraphie et la troupe exécutante de l'Ottawa Ballet se déplacera pour cette occasion.

En extérieurs, c'est Jean-Paul Ladouceur qui aura la direction des opérations. Tout d'abord avec le traditionnel défilé de la Saint-Jean Baptiste, le mercredi 24 juin de 3 heures à 5 heures. L'équipe technique de C.B.F.T. au grand complet sera sur les lieux avec son unité mobile et trois caméras. Ceci permettra aux téléspectateurs de suivre le défilé en entier confortablement assis dans un fauteuil, évitant ainsi les désagréments des boulevards.

Dimanche 27 de 4 heures à 5 heures, aura lieu la finale provinciale de la fameuse course des "boîtes à savon" rue Desjardins, près du parc botanique de Montréal. Rappelons que cette course miniature est réservée aux enfants qui doivent faire preuve de leur habileté dans la conduite des véhicules de leur fabrication sans moteur. La descente de la rue Desjardins suffisant, amplement à les propulser. A nouveau, l'équipe de C.B.F.T. au grand complet sera sur les lieux et Jean-Paul Ladouceur réalisera l'émission en direct.

Pour en revenir aux studios, le vendredi 26 de 9 heures trente à 11 heures, aura lieu la première mondiale en télévision de "ONDINE" de Jean Giraudoux. Cette émission a été retardée de 6 semaines pour plusieurs raisons techniques et une chronique spéciale au sujet de cette pièce a été publiée dans l'Auto le 30 mai. Je vous rappellerai brièvement que le salon de couture de Radio-Canada télévision a confectionné 18 costumes, dont des robes absolument surprenantes d'après des croquis de Laure Cabana. Les décors, au nombre de 4 seront également de grands styles et monsieur Pelletier, chef décorateur en a confié la réalisation à Robert Prévost.

Georges Groulx, et Albert Huard respectivement réalisateurs et directeur technique de l'émission ont mis au point une suite de prises de vues qui ne manqueront pas de faire sensation.

Voici la distribution complète de la pièce. Hans: Jean Gascon. Le roi des Ondins: Henri Norbert. Le chevalier Bertram: Roger Garceau. Le pêcheur: Guy Hoffman. Ondine: Simone Laflamme. La reine: Gisèle Schmidt. Princesse Bertha: Ginette Letondal. La femme du pêcheur: Antoinette Giroux. Deux ondines: Françoise Gratton et Paule Bayard. La servante: Solange Robert. Le juge: Edouard Woolley. Le garde: Paul Blouin. Texte de présentation: Jean Lazare. Adaptation pour la télévision: Marcelle Bazzana. Une production de Georges Groulx.

Jean LAZARE

A l'écran

LORSQU'IL pense au cinéma d'avant-guerre, l'amatour évoque des titres, voit défiler des images et lorsqu'il arrive à l'année 1935 ne peut manquer d'évoquer "Mayerling"... "Quel dommage, pense-t-il, que le couple Darrieux-Boyer ne se soit pas produit depuis à l'écran".

"Qu'à cela ne tienne" répond le réalisateur Max Ophüls — qui a entendu notre spectateur imaginaire exprimer ce regret. "Il n'est jamais trop tard pour bien faire". Et c'est ainsi qu'après seize années passées hors de France, Charles Boyer a retrouvé Danielle Darrieux aux studios de Boulogne où ils tournent "Madame de..."

La première mondiale de "To Night We Sing" vient d'avoir lieu à Londres. A cette occasion, l'organisation Rank avait installé dans le cinéma Odeon de Leicester Square, un nouvel écran beaucoup plus grand que d'habitude et légèrement incurvé. Cette expérience a prouvé que le public réagissait bien davantage.

L'écran, qui convient aux films en relief, sera dans un avenir assez rapproché, installé dans la plupart des salles Odeon et Gaumont.

Devant les experts culturels du Conseil de l'Europe, ont été projetés récemment à Strasbourg deux films réalisés selon la formule iconographique par MM. Philippe Brunet et Robert Capdeville.

Le premier évoque l'histoire de l'Atlantique, le second, sous le titre "Occident, humaine aventure" est encore inachevé, mais retracera l'histoire commune des nations européennes.

Toulouse-Lautrec et l'art japonais

UNE grande et intéressante exposition — inaugurée au Musée des Beaux-Arts il y a quelques jours par M. Jean Mouton, conseiller culturel à l'ambassade de France — met sous nos yeux les lithographies de Henri de Toulouse-Lautrec, peintre français de la fin du XIXe siècle.

A cette occasion, ceux qui professent quelque autorité en matière d'art vont prononcer une petite phrase magique: "Toulouse-Lautrec fut influencé par l'art japonais."

J'ai pensé qu'il y aurait quel-

ques plates, quoique le crayon lithographique soit capable de demi-tons onctueux. Il affectionna le trait, qui est le moyen par excellence de la gravure.

On trouve aussi une grande parenté — celle-ci peut être accidentelle — entre les affiches qu'il dessina, et où il lui fallait nécessairement inclure des titres ou des textes, et ces gravures japonaises qui arborent une légende en plein corps de l'image. L'idée étant chez eux, comme dans Toulouse-Lautrec, de tenir compte de cette écriture en composant et ce, autant que des personnages, du décor, etc.

Dans une certaine lithographie de Toulouse-Lautrec, on



Toulouse-Lautrec, tel qu'il apparaît sous les traits de José Ferrer dans *Moulin-Rouge*.

que intérêt à s'étendre sur ce sujet, et je transcris ici des notes prises au cours de mes recherches, car la phrase à laquelle j'ai fait allusion n'a pas beaucoup de sens en soi. D'ailleurs, tout ce qui touche l'influence d'un créateur sur un autre a besoin d'être analysé et précisé.

Tout d'abord, il faut voir que la chose n'est pas impossible. Le climat artistique du temps lui était favorable. Parmi le bric-à-brac et l'exotisme littéraire de ses frères Goncourt, l'estampe japonaise occupait une bonne place. Ils contribuèrent à répandre le goût de l'art oriental autour d'eux. Entre autres, les peintres français Manet, Debass, Berthe Morisot, et l'Américain Whistler, clamèrent après eux leur goût pour l'art du Japon. Ce dernier ne pouvait que plaire à ceux qui réagissent contre le prosaïsme et le manque d'imagination des tenants de l'école naturaliste en peinture et en littérature.

Les Japonais offraient un exemple de stylisation intelligente, un emploi de couleurs sobres et gaies, un système de perspective arbitraire mais dispensateur d'inédit et de points de vue originaux, un sens d'observation capable de synthétiser, le goût de l'asymétrie et les effets d'une discipline extraordinaire imposée sans doute par les exigences de la technique de la gravure.

Or, presque toutes ces caractéristiques se retrouvent dans Toulouse-Lautrec. Le moyen même qu'il employa si fréquemment et avec une telle facilité — la lithographie, il le pla à sa manière qui penche vers cet art issu de l'autre côté du globe. Il multiplia les teintes

et peut compter les lignes et pourtant, celle-ci s'intitule *La troupe de Mlle Eglantine* et compte quatre danseuses. Comment ne pas songer à la concision traditionnelle des Japonais, d'Outamaro par exemple?

De même que dans les œuvres d'Hiroshige intitulées *Pluie blanche*, *Vues de Jiyoto*, *Canard sauvage*, on remarque l'emploi de vues plongeantes ou montantes, avec la prépondérance des lignes obliques qui, en résulte, dans *La grande loge*, *La loge au masearon doré*, etc.

Des compositions presque identiques s'observent dans *Miss Loie Fuller*, de Toulouse-Lautrec, et *Le coq blanc*, de Koriussai, exécuté vers 1770. Dans les deux, le sujet fait tache au centre de la scène représentée. L'équilibre des masses y paraît instable.

Une même façon de résumer une pose en quelques masses essentielles caractérise certaines études de Toulouse-Lautrec et celles de Masayoshi intitulées *Portraits d'humains*.

Enfin, et la similitude est frappante ici, ce n'est pas par accident que le monde du music-hall, du café et du théâtre ont tellement hanté les pierres où dessinaient Toulouse-Lautrec, et que tant d'acteurs et de danseurs aient été représentés par Sharakou, Kyonaga et, surtout, Shunsho qui me paraît être l'acteur direct de Toulouse-Lautrec, tant les rapports y sont nombreux et la ressemblance évidente. L'éclat des costumes de théâtre, la variété et la richesse des éclairages, et la vie spéciale qui y règne constituent des raisons suffisantes pour attirer tout artiste et plus particulière-

Moulin-Rouge: un triomphe de la couleur

"MOULIN-ROUGE", réalisé par John Muston et consacré à Toulouse-Lautrec, est un triomphe de la couleur que ne renierait pas son héros.

Production américaine, réalisée en partie à Paris, "Moulin-Rouge" vient d'être présenté à Montréal, au Loew's. Les quinze premières minutes du film sont sensationnelles, l'écran semblerait littéralement éclater sous la violence des couleurs, de la musique et du mouvement. Le tableau représente le Moulin-Rouge de 1890, un de ces soirs les plus fous. L'air est bleu de

Cancon, dans un rythme endiablé, font s'épanouir des corolles de jupons blancs, toute l'atmosphère de ce haut-lieu de la noce fin-de-siècle est rendue de façon extrêmement vivante. Mais une des idées principales du metteur en scène a été de mettre en évidence le contraste entre ce monde assez sauvage où le peintre trouve son inspiration et le monde serein où l'aristocrate est né. Cela ne va pas toujours sans quelques longueurs, mais certaines séquences, comme celle de la mort de Lautrec, dans fumée, les danseuses de French-les grand château de ses pères,

sont très émouvantes.

La grande difficulté était de trouver un comédien pour interpréter le rôle de cet infirme aux jambes de nain. José Ferrer, qui dut dernièrement s'affubler d'un faux nez pour tourner Cyrano de Bergerac, joue ici les jambes attachées derrière lui, et se déplace sur des jambes artificielles. Mais acteur et metteur en scène ont eu le tact de ne pas forcer le côté pénible et d'éviter toute charge. Ce souci, fort louable, a même été jusqu'à édulcorer, un peu arbitrairement, la vie de cet homme de génie qui essayait d'oublier sa disgrâce dans

les tavernes et les maisons closes. La couleur ne mérite que des louanges. C'est certainement la plus réussie qu'on ait vue jusqu'ici au cinéma. Et il y a des trouvailles techniques comme la présentation de dessins du peintre dont les personnages semblent animés.

Les héros est entouré, comme il se doit, d'une nuée de femmes pleines de sex-appeal. Citons, en particulier, la ravissante Colette Marchand, la spirituelle Suzanne Flon et Zsa Zsa Gabor à qui est échu le rôle écrasant de la célèbre chanteuse Jane Avril.

Paul GLADU

Le périple de Jacques Hébert

Ce que "Le Devoir" n'ose pas publier

À la suite des articles de M. Jacques Hébert sur les problèmes algériens et marocains, M. Boucif a adressé cette lettre au "Devoir". Ce journal n'a pas osé la publier. La voici donc. (N.D.L.R.)

Oujda, le 23 avril 1953

M. le Directeur du journal "Le Devoir", 434 rue, rue Notre-Dame, Montréal, Canada.

M. le Directeur, J'ai lu avec une stupéfaction attristée tous les articles de presse publiés par M. Hébert, dans votre journal, articles pleins de hargne et d'attentisme hypocrite à l'égard de la France et de son oeuvre dans ce pays.

Nous n'aurions pas le front de prétendre que tout va pour le mieux dans la meilleure des Afriques françaises et nous avons, nous, Français d'Afrique, musulmans, chrétiens, israélites et athées, assez bien digéré Voltaire et les encyclopédistes pour exercer, lorsqu'il le convient, notre esprit critique. Nous admettons même de bon coeur les critiques parfois sévères qui nous viennent de France et d'ailleurs parce qu'elles sont généralement constructives. Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait des miracles : nous laissons ce soin à Dieu. Mais nous avons l'assurance d'avoir fait notre devoir et, dans un monde en quête de perfection, d'avoir accompli le maximum de ce que nous commandait notre conscience, de ce que nous permettaient nos moyens.

Le reportage de M. Hébert n'est même pas une critique : il exprime le mécontentement irraisonné d'un homme qui sert une coterie et qui se soucie peu de voir corriger les excès qu'il signale. M. Hébert prétend trop être un ami de la France pour l'être vraiment. M. HEBERT croit qu'il y a plusieurs Frances, de petits Français et de grands Français. Nous, qui sommes des Français moyens, et qui nous en flatons, nous ne nous livrons pas à ces sortes de sélections de tailles et de races.

L'Afrique Française n'est pas une perfection, c'est un fait. Mais elle tend vers une perfection française faite de tolérance, de compréhension mutuelle et, disons-le, d'amour. Il a fallu plu-

sieurs siècles pour aller d'Homère à Pythagore et de Pythagore à Aristote et à la splendeur hellénique. Les machines vont plus vite, mais le temps et l'esprit ont conservé le même rythme. Il faudra peut-être encore de nombreuses années avant que les généreuses conceptions des créateurs français — et je pense au Père de Foucauld — aient pu pleinement se réaliser.

La Communauté française d'Afrique, la part la plus riche de notre Union Française, est en train de naître au milieu d'une hostilité froidement calculée par les adversaires mêmes du Génie Français. De jeunes écrivains kabyles, comme MOULOUD MAMRI, MOHAMED DIB, concourent avec leurs confrères métropolitains pour les plus hautes distinctions littéraires. Le Maroc et la Tunisie ont déjà leurs talents artistiques, musicaux. Des médecins de Fès et de Tunis, qui ont recueilli la bonne parole des maîtres de Paris, apportent dans leur pays le goût de la recherche, de la science française, son application et son honnêteté. Même ceux qui, attirés par des propagandes sournoises, sont, en apparence, des adversaires politiques, admettent que, si le Génie français devait être attaché à leurs terres d'origine, ils quitteraient leurs terres pour suivre le Génie.

Ce ne sont pas là de vaines phrases d'apologie. Chacune des idées qu'elles veulent exprimer correspond à des faits précis que M. HEBERT aurait pu toucher du doigt s'il avait voulu faire l'effort d'entrer en contact avec de vrais Algériens, de vrais Marocains, de vrais Tunisiens et de vrais Français autochtones de notre Afrique Occidentale et Equatoriale. Mais il fallait, pour ce faire, cette "parcelle d'amour" qui est la caractéristique de l'âme française et qu'il ne semble posséder à aucun degré. Si M. HEBERT reproche aux Autorités françaises une certaine méfiance à son égard, en Afrique, il est prouvé, aujourd'hui, que celle-ci était justifiée. La fermeté que nous devons parfois manifester n'a d'autre but que de sauvegarder une oeuvre qui sera, demain, le patrimoine de toute une humanité qui ne conçoit pas de progrès sans nous.

Nous, Nord-Africains de naissance, de toutes religions et de

toutes confessions, nous sommes Français de coeur et d'esprit et nous n'admettons pas qu'un étranger se mêle de parler en notre nom et de mettre dans notre bouche des idées et des sentiments que nous n'avons pas. Si M. HEBERT s'était donné, comme je le dis plus haut, la peine de nous voir et de nous connaître, il aurait rapporté un son de cloche différent. Le sien sonne creux. Un pays comme l'Afrique du Nord ne se bâtit pas en un jour. Nous sommes d'accord. Mais ce qui est déjà fait est immense et ce qui reste à faire est également immense, et ce n'est pas dans une atmosphère de suspicion haineuse que nous pourrions le réaliser.

Votre Canada, que nous admirons, est le résultat d'une création continue imprégnée de civilisation française. En Afrique du Nord, la place de la France est très grande aussi. Elle s'y maintient et ne fera que grandir grâce au courage, à la volonté, à l'esprit d'initiative et au sacrifice de ses enfants, ces enfants avec lesquels les nôtres ont usé leurs fonds de culotte sur les mêmes bancs d'école, puis mêlé leur sang sur les champs de bataille de la Liberté, d'Italie, de France et d'Allemagne.

Les insanités de M. HEBERT sont aussi vexantes que stériles. M. HEBERT n'a pas d'oreilles pour entendre les déclarations répétées de gens qualifiés qui proclament, même du haut des minarets de leur foi, leur reconnaissance et leur attachement à la France, toujours prêts à renouveler le sacrifice de leurs ancêtres.

Partial et sectaire, M. HEBERT nous a montré son âme perverse et nous désirerions ne plus entendre parler de lui. Nous sommes, cependant, trop attachés à ce Canada fraternel pour ne pas souhaiter que son opinion soit éclairée d'une façon objective et complète. Les Canadiens, dont nous avons connu, au cours des dernières guerres, l'âme généreuse, seront les bienvenus parmi nous. Nous nous efforcerons, à ce moment-là, de leur faire connaître le véritable visage de la France, l'oeuvre grandiose qu'elle a faite dans ce pays, avec



Quelle devise! le sympathique duc d'Edimbourg vient de se voir refuser le droit de voler. On ne sait jamais : un accident arrive si vite. Désormais il faudra demander l'autorisation à la reine avant de monter dans un "jet". Il s'est donc résigné à endosser définitivement l'uniforme de la Marine...

Surprise

Un seigneur, très emprunteur et très connu pour ne jamais rendre, alla voir un jour le célèbre banquier Samuel Bernard. Après les premières civilités, il lui dit :

— Je vais vous étonner, monsieur, je m'appelle le marquis X. Je ne vous connais pas, et je viens vous emprunter cinq cents louis.

— Je vais vous étonner davantage, répondit le banquier, je vous connais et je vais... vous les prêter.

notre accord absolu et formel, avec notre aide fraternelle.

Je désirerais, M. le Directeur, que cette lettre soit publiée dans votre journal et portée à la connaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique française, indissolublement unie à la Métropole.

Veillez agréer, M. le Directeur, les assurances de ma considération très distinguée.

Hadj BOUCIF,
Président de l'Amicale des
Français Musulmans d'Algérie
au Maroc, délégué au 3e
Collège Marocain.

Oujda, Maroc

L'opinion d'un lecteur

Le Droit et la liberté

L'ARTICLE de MM. Pierre Perault et Marc Brière sur la Faculté de Droit de l'Université de Montréal a provoqué certaines réactions dans divers milieux. M. Pierre Godin commente ici un aspect particulier de la question : l'étude du Droit au regard de la liberté. (N.D.L.R.)

NOUS ne discuterons pas ici l'article paru récemment ici même au sujet de la Faculté de Droit de l'Université de Montréal. Il nous semble que cet article exprime des problèmes internes que seuls les intéressés pourront tenter de résoudre. Il nous semble de plus qu'il y aurait plus à dire sur l'étude du droit, ses buts, et ses rapports avec ce qu'on appelle "l'humanisme". Nous voulons parler évidemment d'un humanisme vivant et actuel. Ce qui suit n'est qu'une esquisse.

L'étude du droit a deux buts bien distincts : d'abord, celui de nous préparer à la pratique d'une profession, et ensuite, de nous mettre en contact avec l'un des secteurs les plus efficaces de la pensée humaine. Avant qu'il y eût des techniciens, il y avait des juristes, dont l'oeuvre, parfois néfaste, parfois bienfaisante, a reflété tour à tour dans l'histoire humaine les périodes d'épanouissement et les périodes de terroirisme.

À notre époque, dans des pays totalitaires comme la Russie et ses satellites, le droit est soumis à des tyrans qui le modifient à leur gré, qui torturent, massacrent, emprisonnent au nom de l'ordre public. Le droit criminel, illimité en principe quand il s'agit de crimes politiques, crée des culpabilités partout où l'on désire en voir. Le droit civil restreint la liberté et les initiatives individuelles et minoritaires.

C'est pourquoi l'enseignement du droit est toujours, dans une nation, l'objet d'une grande attention de la part des autorités. Une faculté de droit ne produit pas que des avocats : elle produit aussi des administrateurs, des magistrats, des hommes d'état et des politiciens. Des hommes de loi au service de corporations, de syndicats ouvriers, de divers groupements à l'intérieur de la nation, feront tour à tour de droit un instrument au service d'une idée, d'un parti politique, d'une orientation économique, d'une minorité ou d'une majorité.

Nous savons que derrière le "rideau de fer" il ne doit y avoir qu'une seule conception du

droit : celle des chefs. La faculté de droit n'est plus alors qu'une agence d'endoctrinement et d'abrutissement. Les codes et les statuts ne sont alors que des lits de clous sur lesquels on crucifie l'étudiant, à coups d'auteurs qui expriment la "ligne" du parti.

Dans ces conditions, l'étudiant n'aspire pas à l'humanisme. Il sait que ni le diplôme, ni même le droit de cité ne lui seront octroyés s'il met en doute la dictature intellectuelle de l'Etat. Il ferait mieux d'être apprenti-manoeuvre, ou d'être immédiatement pour la prison politique. Dans les pays communistes ou le crime politique, les dénonciations "d'espions", "d'agents ennemis", etc., sont fort à la mode, il n'est même pas prudent de songer à réfléchir par soi-même.

Ce n'est donc pas sous un régime totalitaire que le droit peut avoir les moindres rapports avec l'humanisme. Un enseignement humaniste suppose d'abord qu'on ne falsifie pas l'histoire de nos lois. Il suppose également que l'étudiant ne soit pas contraint d'interpréter le droit à la lumière d'une philosophie unique, foncièrement limitée, quelle qu'elle soit. Il importe peu que cette philosophie soit le marxisme ou toute autre doctrine. Une idéologie est toujours odieuse quand elle paralyse les esprits dans une université.

Les lois d'une époque et d'une nation, comme ses systèmes philosophiques, expriment autant d'intérêts égoïstes et d'injustices que de vérités. Sauf la Loi de Moïse, aucune loi n'est une révélation. C'est une simple tentative humaine de répondre aux besoins d'une société ou d'une clique régnante. L'humanisme nous enseigne que seul l'idéal de la justice est immuable, et que les moyens techniques employés pour réaliser cet idéal ne sont que des instruments passagers, sujets à des modifications et à des réinterprétations incessantes.

L'humanisme nous apprend même que les lois peuvent toujours être contournées quand elles sont imparfaites ou qu'on ne veuille pas à les appliquer. Ce n'est pas là une leçon de cynisme : l'histoire du Droit décrit un grand nombre de fraudes publiques et privées qui devinrent impossibles à la suite d'une légis-

lation adéquate. Il serait à souhaiter que la corruption électorale et la coopération de certains organismes d'Etat avec la pègre soit rendues aussi difficiles que la corruption politique qui a tellement facilité, en Amérique, l'espionnage communiste et la fraude fiscale.

L'humanisme ne joue pas un rôle uniquement théorique. Il permet d'ajuster à la pratique, aux faits concrets à légaliser, des règles et des traditions rigides ou imprévoyantes. Une approche dogmatique à l'étude du droit souffre tout aussi bien d'un manque d'efficacité que d'un manque d'idéal. Une approche littérale à l'étude du droit néglige le caractère irrégulier et illogique de la vie courante, dont la pratique du droit ne saurait se passer. Les contrats, les fautes, les crimes et les réglementations sont le plus souvent, en pratique, une affaire de nuances.

À tous ces problèmes posés par l'étude du droit, il n'y a qu'une seule réponse : la liberté. Nos lois sont basées sur la liberté civile et constitutionnelle, sur la liberté contractuelle, sur la liberté du juge de rendre ses décisions selon sa conscience légale, sur l'innocence de tout accusé ou de tout défendeur tant qu'un jugement sans appel n'a pas été rendu contre lui. L'étude du droit doit être basée sur la liberté d'accès à tous les renseignements et à toutes les doctrines. L'étudiant, naturellement conformiste, a besoin que ses maîtres lui apprennent à voir dans le conformisme une forme de l'ignorance, de l'aveuglement et de l'inefficacité. L'étudiant doit avoir la liberté de philosopher sur le droit comme il l'entend, avec assez de fierté intellectuelle pour viser au maximum de lucidité.

Seul ce climat de liberté peut rendre possible une étude du droit qui soit plus, et mieux, que l'ingurgitation d'un galimatias mal compris. La mémoire suffit lorsqu'il s'agit d'apprendre par coeur un alphabet ou une table de multiplication. Lorsqu'il s'agit des principes et des règles qui régissent toute une société, c'est à l'intelligence qu'il faut faire appel.

Si l'on vit derrière un rideau de fer, on n'a qu'à aller ailleurs — si l'on peut.

Pierre GODIN

LES Américains que j'ai connus en Corée avaient été faits prisonniers en juillet 1950 au moment de la retraite vers Pusan. Je devais les perdre de vue au printemps de l'année 1951 quand notre groupe de civils fut séparé d'eux. La plupart venaient du Japon : c'étaient des "bleus", de très jeunes hommes qui s'étaient engagés non pour combattre mais parce que les bureaux de recrutement américains ressemblaient avant tout à des agences de tourisme. Ces très jeunes hommes — la plupart n'avaient pas vingt ans — avaient mené au Japon une vie confortable et même luxueuse jusqu'au moment où était venu l'ordre de partir pour la Corée comme "forces de police". Pris dans la première offensive nordiste, ils furent très vite encerclés par les groupes de blindés qui fondaient vers le Sud et, dans la plupart des cas, simplement cueillis. Ils demeuraient tout éberlués de ce que l'opération de police annoncé fut devenue une véritable guerre, que l'ennemi fut si près, et qu'il avançait; rien de tout cela n'avait figuré au prospectus.

Ceux avec qui je fis cette "marche de la mort" que j'ai narrée, étaient au départ sept cents. Certains moururent sur la route, le plus grand nombre au camp de Ha Giang Ni pendant le premier hiver de notre captivité.

Ce fut pendant la marche que je pris pour la première fois contact avec eux. Ils n'acceptaient pas de bon coeur, comme l'eussent fait des groupes aguerris, les fortunes de la guerre. Ils me disaient d'un ton amer : "Nous étions sacrifiés, nous ne pouvions pas endiguer l'avance communiste. Nous n'étions ni assez bien équipés ni assez nombreux". Beaucoup de leurs camarades furent exécutés sommairement après s'être rendus. D'autres avaient été abattus entre le front et Séoul, car si cette marche était pour nous la première, ils en avaient, eux, connus une autre et tout aussi atroce. Après quelques semaines, les premières de leur captivité, durant lesquelles les prisonniers avaient été laissés à l'arbitraire des troupes communistes, le commandement donna l'ordre de les traiter plus humanement afin d'encourager les désertions parmi les Américains. Les survivants de cette première randonnée de la mort que je n'ai personnellement pas connue, furent internés dans une grande école de Séoul. Quand ils se furent reposés et qu'on les eut nourris, on les photographia, apparemment en bonne santé. Ils ne dédaignaient pas de sourire devant l'objectif.

Ils étaient encore en assez bon état à leur départ de Pyong Yang où ils avaient eu pour prisonnier l'Université de Kim Il Sung.

Ils me dirent n'avoir guère souffert du manque d'eau pendant toute la durée de leur internement. Ils ne s'étaient pas lavés de tout l'été. Mais on les avait mieux nourris que nous les civils, on leur avait donné quelques fruits, du poisson, du pain et même un peu de viande. Les blessés toutefois n'avaient pas reçu les soins nécessaires.

Vers la mi-décembre, je reçus l'ordre de servir d'interprète aux autorités du camp de Ha Giang Ni, où nous passâmes tous ensemble le premier hiver de la captivité. C'était une lourde responsabilité mais je ne pouvais pas m'y dérober : "Si vous commettez des erreurs, vous vous trouverez en très grande difficulté", me dit le commandant du camp d'un ton à la fois sardonique et menaçant; nous possédons le moyen de vous contrôler". Je pus, pour la première fois, et pendant plusieurs semaines, vivre en contact quotidien avec les Américains. Nous n'avions pu échanger que quelques mots au cours des haltes durant nos pérégrinations d'un camp à l'autre.

Chacune des fermes-prisons du camp était strictement gardée par des sentinelles, et j'étais le seul qui circulais librement dans cet étrange village enrobé de neige et de silence où la vie se limitait, dehors, à la corvée d'eau et d'enterrement.

À l'école, où une centaine de soldats végétaient transis et affamés autour de poêles qui ne donnaient que de la fumée, le spectacle était lugubre. Séparés de leurs officiers et de leurs sous-officiers, les prisonniers avaient élu des responsables qui devaient veiller à l'observation de la discipline du camp. C'étaient de pauvres bougres tout aussi malheureux que leurs camarades et à qui leur responsabilité ne conférait aucun privilège.

— Chanteloup, me disait l'un d'entre eux, c'est infernal : nous autres, Américains, n'avons jamais aimé la discipline militaire, et maintenant que nous sommes prisonniers, la plupart d'entre nous ne veulent plus entendre parler d'ordres ou de règlements. Ils veulent qu'on les laisse crever en paix. Il faut les mena-

Trois années de captivité en Corée (V)

Seuls ont survécu ceux qui voulaient vivre

cer pour qu'ils plient leur paille, pour qu'ils balaient leur coin, pour qu'ils aillent justes qu'aux cabinets lorsqu'ils sont malades. Ils refusent tout, par principe. Ils ne veulent pas comprendre ou plutôt, ils ne sont déjà plus en état de comprendre qu'un peu de soleil leur ferait du bien et qu'un peu d'hygiène est nécessaire. Ce ne sont plus des hommes mais des loques qui ont cessé d'espérer et qui n'attendent que la mort.

C'était vrai, l'air empuanti des salles de classes, la fumée acre vous prenait à la gorge. On distinguait à peine les hommes affalés le long des murs, le regard vague ou éteint. Certains dénudaient leur buste squelettique pour s'épouiller, d'autres se battaient pour une place auprès du feu, d'autres encore étaient recroquevillés sur le plancher, aux trois-quarts morts déjà.

C'était le règne du Tigre, règne de la terreur, le dénuement complet. On ne trouvait pas même de sacs de paille ou de vieux journaux pour boucher les trous dans les murs et dans les portes. Pas assez de bois pour entretenir le feu la nuit à l'école ou pour garder au chaud les mourants entassés dans les deux "hôpitaux" du village. Ils me demandaient une date, rien qu'une date, pour y accrocher leurs espoirs. J'essayais en vain de les convaincre qu'il fallait se ressaisir, qu'il n'y avait pas de raison que des jeunes gens de leur âge ne reprissent pas le dessus, mais ils secouaient la tête, découragés : "Si cela doit durer plusieurs semaines, plusieurs mois encore, à quoi bon?" répondaient-ils. De nombreuses rumeurs circulaient dans le camp, bien entendu. On se les passait à l'occasion de la corvée de ravitaillement. MacArthur avait promis que tout le monde pourrait rentrer chez soi à Noël. Truman avait assuré que la guerre finirait bientôt. Les Chinois avaient dit la même chose aux prisonniers blessés qu'ils avaient renvoyés au début de septembre.

Mais les dates passaient, le Thanksgiving Day, la Noël, le Premier de l'An. La paix ne venait pas, l'hiver par contre s'intallait, plus impitoyable que ja-

mais, avec son cortège de pieds gelés, de diarrhées, de pneumonies. Il fauchait à grands coups dans les rangs des prisonniers qui s'abandonnaient.

Je fus un jour appelé dans une salle de classe par "l'infirmer-médecin". Il me demanda de traduire ce qu'avait à lui dire un grand Américain qui geignait couché sur le flanc. "Hier soir, me dit le malade, je n'ai pas eu le temps d'aller jusqu'à la toilette, et le garde s'est jeté sur moi dans le couloir pour me faire manger mes excréments. Il m'a enfoncé une côte à coups de pieds. Je veux aller à l'hô-

par
Maurice
CHANTELOUP

pital". Le lendemain, quand l'infirmer revint, l'autre ne voulait plus aller à l'hôpital et je dus m'interposer pour le protéger contre la fureur des gardes. Ses camarades lui avaient dit que l'hôpital n'était que l'antichambre de la fosse commune, qu'aucun malade n'en était jamais sorti vivant. Effrayé, il balbutiait : "Laissez-moi ici, ça va beaucoup mieux, je crois que je guérirai tout seul."

Il mourut quelques jours plus tard. Partout régnait le désordre. Tous les prisonniers qui pouvaient encore marcher cherchaient la "planque" pour échapper à l'atmosphère de désespoir et à la puanteur de l'école-prison. Les plus chanceux allaient aux cuisines, d'autres à la buanderie. Les moins débrouillards se faisaient racoler pour les corvées de bois, de ravitaillement, d'enterrement et d'endoctrinement.

La faim poussait au vol. Les coupables étaient condamnés à rester à genoux dehors et se faisaient rouer de coups par leurs gardes. Mais ils recommençaient. Ils prenaient du tabac, du maïs cru, dans les magasins de l'intendant. Parfois, ils dérobaient les vêtements de leurs propres camarades.

Le seul docteur américain fait prisonnier au début de la guerre, un grand myope à la voix douce et au visage un peu sévère, qui se consacra au prix d'humiliations constantes et de difficultés très grandes, à soigner ses camarades prisonniers, me dit un jour : "Chez les officiers ça va aussi mal que chez les hommes. Nous sommes des loups les uns pour les autres. Il n'y a plus de sentiment de camaraderie, plus d'amitié. On ne pense qu'à soi, on est prêt à tout faire pour manger plus et avoir moins froid."

Pendant la marche, deux soldats prisonniers subtilisèrent sur le bord de la route le casse-croûte d'un cantonnier. Ils furent découverts et faillirent être abattus sur le champ. Le Tigre qui commençait à se sentir légèrement inquiet parce qu'il avait perdu trop de monde, annula l'ordre d'exécution, et leur ordonna de se punir l'un l'autre à coups de poings et de pieds. Comme ils obéissaient trop mollement, il les fit s'agenouiller et les obligea à se cogner la tête plus de vingt fois l'un l'autre.

J'eus l'occasion d'assister, au début de décembre, à l'interrogatoire d'un "Marine" qui venait d'être capturé près de Wonsan. Il appartenait à un type très différent de celui des babies expédiés du Japon en Corée au début de la guerre. Ni ses blessures, ni la perspective d'un long internement ne lui avaient fait perdre sa bonne humeur ni sa confiance dans l'avenir.

— Pourquoi, lui demandais-je, vos compatriotes perdent-ils si vite pied et se laissent-ils mourir ?

Il me répondit :
— Ce sont des gosses de 18 et 19 ans qui n'avaient jamais reçu le baptême du feu et n'étaient pas préparés à souffrir. Pendant la guerre, ils ont pu s'amuser. Leurs parents leur donnaient beaucoup d'argent et n'avaient pas le temps de les surveiller. Après, ils se sont engagés pour voir le monde dans des conditions confortables. L'Allemagne, le Japon, c'étaient des villégiatures. Ils avaient leur voiture, leur petite maison et leur frailein ou leur mousmé. Moi, comme beaucoup de ceux

d'en finir plus vite, abandonnaient leur riz pour un peu de tabac. Seuls les costauds, et ceux qui voulaient vivre ont survécu.

Un nouveau commandant nous arriva à la fin de l'année. Il parlait peu, ne sortait qu'avec un masque sur la bouche pour ne pas respirer l'air pollué de ses prisons mais s'avéra infiniment plus humain que son prédécesseur. Il débarrassa le camp de la clique de tueurs, de brutes et de fous qui nous gardaient depuis la marche. Mais il ne put enrayer le mal irréparable causé par les premiers mois de l'hiver.

Le Tigre fut-il puni ? Je ne saurais le dire. On m'assura qu'il avait été dégradé. Le Père Coyos, l'un de nos co-internes vit, parmi les forçats à la prison de Mampo, un de nos anciens commandants.

Nos géoliers n'avaient plus peur. Ils retrouvaient un peu d'humanité en même temps que leur aplomb. Nous aurions-ils liquidés si les Alliés avaient forcés leurs derniers retranchements ? C'est fort probable. Bien des fois, le long de la route de montagne qui nous emmenait de Mampo à Chungkang, nous avons pensé qu'on nous menerait un jour dans un coin écarté et qu'on nous abattrait à la mitrailleuse.

À la fin de janvier 1951, je demandai à mes gardes : "Est-ce la paix maintenant que les Alliés se retirent derrière le parallèle ?" On me répondit : "Il n'est pas question de traité ni de parallèle. Les Alliés s'enfuient comme des rats mouillés et ils seront trop heureux s'ils réussissent à réembarquer et à quitter la Corée."

Nous pouvions désormais alimenter le feu trois fois par jour au lieu qu'avant il était interdit de faire de la fumée le jour, et nous étions condamnés à un "repas froid" à midi. Nous nous installions petit à petit dans la captivité. Le plus dur pour tous était l'absence de nouvelles. Et l'on nous avait tout pris. Il ne nous restait pas une photo, pas un papier, pas une alliance au doigt.

Au printemps, le camp fut évacué et les prisonniers répartis dans des fermes du village d'Anderi, à quelques dizaines de kilomètres au Sud-Ouest de Chungkang. Le cauchemar était fini, mais la vie restait dure. Ce n'est que le 11 octobre 1951 que les autorités chinoises prirent en charge les prisonniers militaires. A Pyok Tong, ils allaient désormais être vêtus, nourris et soignés à peu près décemment. Les civils devaient attendre un an encore avant d'avoir la même chance.